

16  
PAGES

❖ TOUS LES JEUDIS ❖

## L'ÉPATANT

5<sup>c</sup>

Librairie OFFENSTADT

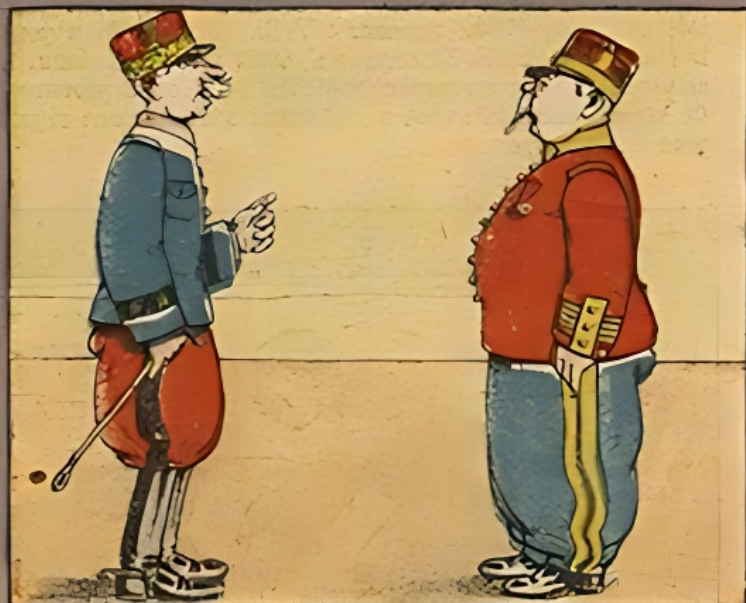
3, rue de Rocroy, 3

— PARIS (x) —

POUR LA FAMILLE

## LE DÉBROUILLARD POILDEBRIQUE

ABONNEMENTS

Paris et  
Seine et Oise. 3 francs par an.  
Province. 3 fr. 50 —  
Étranger. 5 francs —

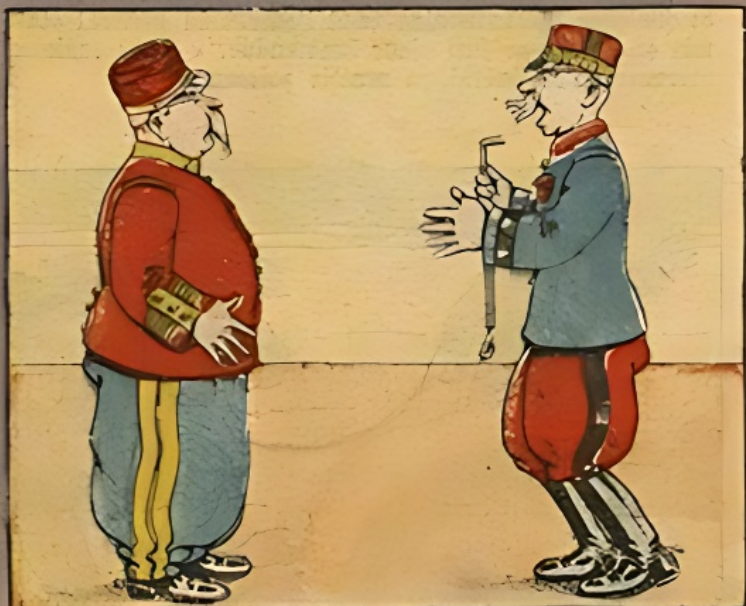
Le général de l'Etrivière avait décidé de faire une tournée d'inspection dans le Sud ; avant son départ, il était allé au quartier des chasseurs. « N'auriez-vous pas, avait-il demandé au colonel, un homme dégourdi que je pourrais joindre à mon escorte de spahis ? »



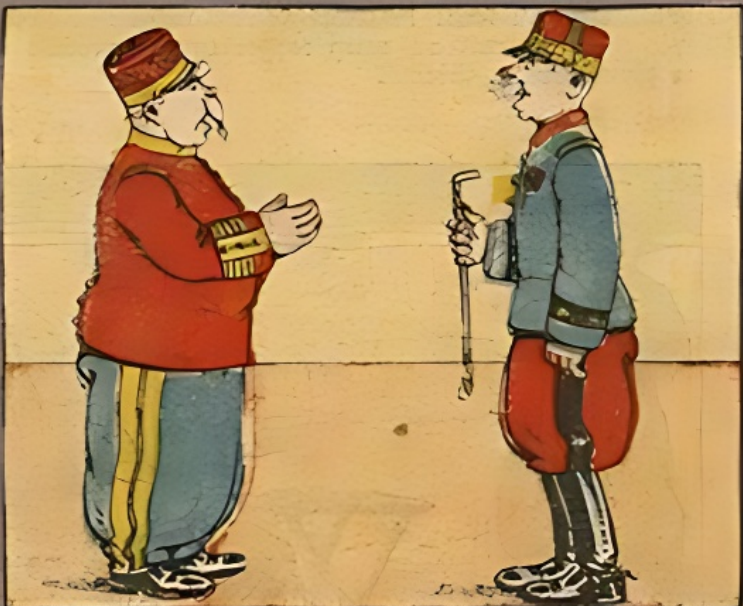
Le colonel avait fait défiler devant le général les cavaliers qui se recommandaient le plus par leur amour de l'estiquage ; ceux-ci s'étaient présentés dans une tenue irréprochable, boutons brillants comme des diamants, housseaux cirés resplendissants.



Mais le général n'avait pas l'air satisfait. « Dites-moi, mon garçon, avait-il demandé à l'un d'eux, supposez que vous êtes en détachement, il est l'heure de la soupe et le convi de vivres n'est pas là, que faites-vous ? — Je l'attends, mon général, » avait répondu le cavalier d'un air résigné.



« Voilà ce que je craignais, avait murmuré le général qui était très porté sur sa bouche, avec des lapins comme ça en risque de mourir de faim. Colonel ! ces hommes sont parfaits, mais ce n'est pas ce qu'il me faut ; ce que je désire, c'est un homme dégourdi qui puisse se tirer d'affaire en toute circonstance, n'en auriez-vous pas un en prison, susceptible de remplir ces conditions ? »



« J'en ai un fameux, mon général, un nommé Poildebrique, mais je n'aurais jamais osé vous le proposer, car il a le diable au corps, mais comme débrouillard, il n'y en a pas deux comme lui. Il l'est même trop à mon avis. — Faites-le venir, je vous prie ! »



Vingt minutes après, Poildebrique était devant le grand chef. « Dites-moi, mon garçon, lui demanda le général, réitérant la question qu'il avait précédemment posée, si vous étiez en colonne et que les vivres fussent épuisés, que feriez-vous ? — Mon général, je m'arrangerais pour trouver à boulotter. — Très bien, mon garçon. Colonel ! vous allez faire sortir cet homme de prison, je l'amène avec moi. »



Deux jours après le général se mettait en route, suivi de son escorte. Poildebrique, qui comptait maintenant au 6<sup>e</sup> spahis, était radieux, car il préférait l'imprévu des étapes à la monotonie de la vie de garnison, il était chargé de dresser la tente du général et de lui préparer ses repas, ce dont il s'acquittait de son mieux.



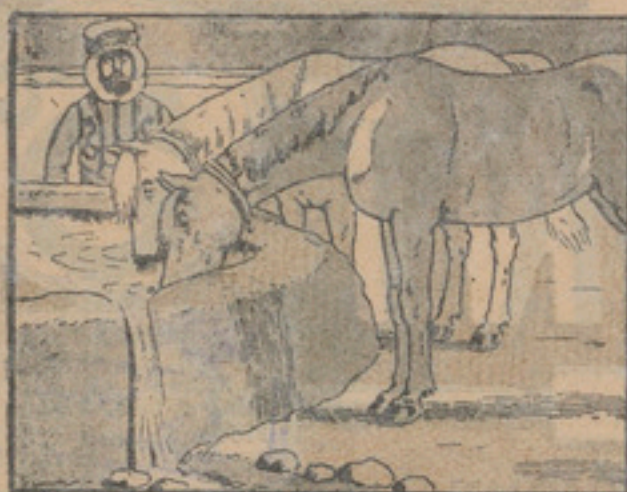
De temps en temps, lorsqu'on était à proximité d'un dour, il parlait tout seul en recommandances et revenait chaque fois avec plusieurs poulets qu'il avait soi-disant achetés et qui servaient à varier le menu, composé le plus souvent de conserves. Le général était enchanté et se félicitait d'avoir engagé un aussi précieuse recrue.



Or, un jour, on était en plein désert, il faisait une chaleur étouffante et on se dirigeait vers un point d'eau éboulé comme lieu de campement ; ce point d'eau consistait en une faible source alimentant une sorte de mare dont le trop-plein sous forme d'un petit flot d'eau, coulait entre quelques cailloux rocailleux ; le tout était désigné pompeusement par les Arabes du nom de oued. (Suite page 2).



## LE DEBROUILLARD POILDEBRIQUE (Suite).



La petite troupe arrive, il était dix heures du matin. on fait boire les chevaux, puis on dresse les tentes et on déjeune avant de faire la sieste.



Le repas n'était pas fameux : toujours des conserves, et pas un poulet à l'horizon. Poildebrique était absorbé, après le repas il se dirigea seul vers la source.



Arrivé au bord de l'eau, Poildebrique s'aperçut avec joie qu'il y avait du poisson. « Voilà qui fera bien pour le dîner », se dit-il. Et comme il était très ingénieux, il employa de suite un moyen expéditif pour se le procurer. Ce moyen consistait tout simplement à creuser une rigole pour épuiser l'eau.



Au bout d'une demi-heure, le travail était terminé. l'eau provenant de la mare se répandait sur le sable brûlant où elle était absorbée comme par enchantement. En l'espace d'une heure il ne restait plus d'eau car la source donnait fort peu en cette saison.



Mais, par contre, trois ou quatre kilos de petits poissons grouillaient au fond. Poildebrique rayonnant s'en empara et il rentra au camp rapportant le produit de sa pêche dans sa chéchia.



Immédiatement il s'installait pour préparer sa friture et quelques instants plus tard l'odeur du général était mis en éveil par une odeur inattendue. « C'est curieux, murmura le général, ça sent le poisson. »



La sieste finie, il constatait, en voyant Poildebrique préparer le dîner, qu'il ne s'était pas trompé. « Comment, mon garçon, du poisson pour dîner ? — Oui, mon général, on s'est débrouillé. — C'est très bien, mon garçon, ça changera un peu. »



« Décidément, c'est une perle que ce garçon, disait le général, en faisant honneur au dîner, j'ai rudement bien fait de le prendre avec moi. Et dire que voilà un homme qui était mal vu dans son régiment et qui était toujours puni. »



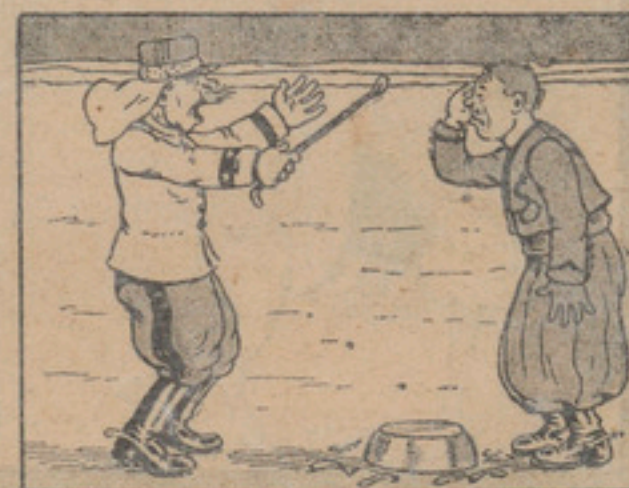
À six heures, on mena les chevaux à l'abreuvoir. Hélas ! plus une goutte d'eau, le travail d'épandage de Poildebrique avait fait merveille et il aurait fallu rester une heure pour remplir un litre.



Le général, prévenu de cette mystérieuse disparition, accourut pour se rendre compte de ce qui s'était passé et il ne fut pas long à trouver la clef du mystère.



Il rentra furieux au camp et alla tout droit trouver Poildebrique qui était consciencieusement occupé à manger le reste de poisson ; d'un grand coup de pied, il envoya voler le plat au nez du pêcheur d'occasion...



... puis, comme Poildebrique ahuri se demandait ce que cela voulait dire, le général lui colla huit jours de prison pour avoir détourné une rivière de son cours, tari une source et avoir été la cause que les chevaux n'ont pas pu boire.

Un  
du bo  
adres  
An  
trava  
son  
d'une  
la pol  
Une  
lés so  
et en  
Léo  
son c  
— J  
doute  
de Ja  
ques  
Mais  
— S  
— L  
M<sup>me</sup> A  
pour  
—  
denbr  
recher  
M<sup>me</sup>  
— U  
abouti  
De  
poche  
son vo  
Puis  
— M  
la der  
d'arge  
t-elle.  
Van  
La  
façon  
Vamb  
moind  
— Il  
que j'  
une m  
nuit-là  
matin  
fort ou



# LA DISPARITION DE JACQUES VAMBRÉE



Une voiture de place s'arrêta devant le n° 48 du boulevard du Hainaut, à Bruxelles. A cette adresse habitait Léopold Vandenbreck.

Ancien agent de la Sûreté, Vandenbreck travaillait pour son propre compte, et grâce à son habileté il était parvenu à résoudre plus d'une mystérieuse affaire et à triompher, là où la police bruxelloise avait échoué.

Une femme vêtue de noir, les traits dissimulés sous un voile épais, descendit du véhicule et entra dans la maison.

Léopold Vandenbreck reçut la visiteuse dans son cabinet.

— Je suis M<sup>me</sup> Amsens, dit-elle, vous avez sans doute entendu parler de l'étrange disparition de Jacques Vambree? Etant veuve depuis quelques années, M. Vambree devait m'épouser... Mais sa mort vient de bouleverser nos projets.

— Sa mort! s'exclama Vandenbreck.

— Il a disparu depuis cinq jours, soupira M<sup>me</sup> Amsens, je suis sûre qu'il est mort, et c'est pour lui que je porte ces vêtements de deuil.

— C'est profondément triste! murmura Vandenbreck... Alors, vous désirez que je le recherche?

M<sup>me</sup> Amsens fit un signe de tête.

— Une enquête a été faite, dit-elle, et n'a pas abouti.

De sa main gantée de noir elle tira de sa poche un petit mouchoir et, le glissant sous son voile, elle essuya quelques larmes.

Puis elle reprit :

— M. Vambree était venu me voir samedi pour la dernière fois, et ce soir-là une grosse somme d'argent que j'avais chez moi disparut, ajouta-t-elle.

Vandenbreck fronça les sourcils.

La disparition de l'argent coïncidait d'une façon étrange avec la disparition de Jacques Vambree, mais il se garda bien de faire la moindre remarque.

— Il faut vous dire, monsieur Vandenbreck, que j'habite le faubourg de Schaerbeek, dans une maison isolée, entourée d'un jardin. Cette nuit-là on pénétra chez moi, et le lendemain matin, Maria, ma servante, trouva le coffre-fort ouvert.

« On l'avait fracturé et mon argent avait disparu, dit-elle en poussant un profond soupir.

— A combien se monte la somme qui vous a été volée? demanda le policier.

— Deux cent mille francs en titres et en billets de banque.

— Et vous désirez que je recherche le voleur et que j'essaie de retrouver vos deux cent mille francs.

— Précisément. J'ai une voiture à la porte et j'espère que l'appel d'une femme en détresse et la promesse de vingt mille francs, si vous retrouvez l'argent qui m'a été volé, vous décideront à vous occuper immédiatement de cette affaire et à venir avec moi à Schaerbeek.

Une demi-heure après, la voiture déposait le policier et M<sup>me</sup> Amsens devant la maison que celle-ci habitait à Schaerbeek, tout au bout de la rue Wondel.

C'était une maison en brique, d'apparence triste, située au milieu d'un jardin planté de quelques grands arbres maigres, lui donnant un aspect plus mélancolique encore.

La servante, une grande femme à l'air sévère, vint leur ouvrir.

— Maria, dit la femme en noir, voici M. Vandenbreck, il vient au sujet du vol qui a été commis ici, montrez-lui le coffre-fort.

La servante obéit, en haussant les épaules avec dédain.

— Hum, le coup n'a pas été fait par des mains bien habiles, murmura le policier en examinant les traces qui se trouvaient sur le coffre-fort.

— Eh bien? demanda Maria.

— C'est une bien triste affaire, répondit Vandenbreck, pauvre dame, pensez donc, perdre une personne chère, et aussi une fortune comme celle-là!

— Elle en est presque devenue folle, dit Maria, et elle a pris le deuil: si vous retrouvez l'argent, cela ramènera peut-être un peu de joie sur son visage autrefois gai et souriant, ce visage qu'elle cache à tous les regards depuis la disparition de M. Jacques Vambree.

Léopold Vandenbreck s'intéressait particulièrement à cette étrange affaire.

— Vous voulez bien me laisser agir comme bon me semble, madame? dit-il.

— Absolument, répondit-elle. Faites ce que vous voudrez, et à l'exception de ma propre chambre où je tiens à rester seule avec mon chagrin, vous êtes libre de fouiller partout dans la maison.

Elle regagna sa chambre, Vandenbreck l'entendit fermer la porte à clef.

— Pauvre dame, soupira Maria, pauvre dame!

Le policier se demanda s'il allait trouver entre ces murs la clef du mystère de la disparition de Jacques Vambree et des deux cent mille francs.

Il s'était aperçu que la servante n'envisageait pas d'un bon œil sa présence dans la maison de Schaerbeek, et lorsque Vandenbreck au cours de ses recherches, s'approcha d'une garde-robe qui se trouvait dans une chambre à coucher et qu'il en sortit les robes pour les examiner une à une, Maria Deguelde ne put s'empêcher de manifester son mécontentement.

Une robe de soie blanche ayant une tache verte, attira particulièrement l'attention du policier.

— C'est la robe que Madame avait la dernière fois que M. Vambree était ici, dit Maria, pauvre dame, elle ne la remettra sans doute jamais, elle ne portera plus que du noir pour le restant de ses jours.

— Il n'y a rien ici, dit Vandenbreck en quittant la chambre. Je vais voir dans la salle à manger; à propos, dites-moi, savez-vous quelque chose au sujet du tiroir secret qui se trouve dans le bureau que j'ai remarqué dans cette pièce?

La servante sursauta.

— Il n'y a pas de tiroir secret, répondit-elle.

Mais le policier avait assez d'expérience pour s'apercevoir immédiatement à la forme du meuble qu'il devait y avoir un tiroir secret.

— M<sup>me</sup> Amsens, dit-il, doit connaître le secret de ce tiroir, elle nous dira où il se trouve et nous montrera la façon de l'ouvrir.

— Je doute, dit Maria avec dédain, que vous soyez plus habile que nous deux, monsieur Vandenbreck.

— Allez demander à votre maîtresse si elle veut bien me dire le secret de ce bureau, ordonna le policier.

Maria frappa à la porte de la chambre dans laquelle s'était enfermée M<sup>me</sup> Amsens, posa la question à travers la serrure et attendit la réponse.

Elle revint vers Vandenbreck, triomphante :

— Je vous l'avais dit. Il n'y a rien de la sorte. Madame n'a connaissance d'aucun tiroir secret, et pourtant il y a plus de quinze ans qu'elle a ce bureau.

Vandenbreck descendit dans la salle à manger où se trouvait le bureau, retira les tiroirs et les mesura.

— Ah! voilà! se dit-il soudain.

Il toucha un bouton qui fit jouer un ressort, et découvrit le tiroir secret. Il n'y avait dedans qu'un vieux papier recouvert de poussière.

Le policier l'examina attentivement; il contenait ces mots : « A un mètre du sol, la sixième pierre à gauche.

Vandenbreck glissa le papier dans sa poche, et se retournant vers Maria :

— Ceci ne nous avance pas beaucoup, dit-il en partant.

La servante le reconduisit jusqu'à la porte et Vandenbreck l'entendit tirer les verrous et mettre la lourde chaîne dès qu'il fut sorti.

La visite des hardis cambrioleurs avait évidemment fort troublé et inquiété les deux femmes. Elles se seraient sans doute inquiétées davantage si, regardant dehors, cette nuit-là, quelques heures plus tard, elles avaient pu apercevoir une haute silhouette, tenant une lanterne sourde à la main, se glisser dans les terrains entourant la maison de Schaerbeek et examiner les murs qui la séparaient des autres jardins. C'était Vandenbreck.

Le mur à gauche! murmura le policier; il doit sûrement y avoir de la mousse dessus, c'est ce qui a certainement produit cette tache verte sur la robe de satin blanc de M<sup>me</sup> Amsens. Voyons la sixième pierre à gauche, à un mètre du sol.

Les titres et les billets retrouvés par Vandenbreck étaient étalés sur la table de la salle à manger de la maison de Schaerbeek et le policier qui venait de les sortir de sa poche les montra triomphalement à M<sup>me</sup> Amsens.

Celle-ci, qui n'avait pas quitté sa robe noire, ni son voile, poussa une exclamation de surprise et de joie et se précipita les mains avidement tendues pour saisir l'argent. Mais elle se retint comme si elle regrettait d'avoir esquissé ce mouvement.

— Comment et où les avez-vous retrouvés, monsieur Vandenbreck? demanda-t-elle.

— Derrière la sixième pierre à gauche à l'endroit où vous les aviez mis vous-même, dit Vandenbreck en riant.

M<sup>me</sup> Amsens poussa une exclamation d'étonnement.

— Veuillez vous expliquer, dit-elle froidement.

— Vous ne vous souvenez plus, dit Vandenbreck, d'avoir placé votre argent dans une cachette dans le mur du jardin?

— Pas le moins du monde.

— Pourtant c'est ce que vous aviez fait et dans le tiroir du bureau vous aviez laissé ce morceau de papier. L'avez-vous également oublié?

La disparition de Jacques Vambree et la perte de son argent avaient visiblement affecté l'esprit de M<sup>me</sup> Amsens. Elle avait complètement oublié ces détails.

— Avec l'argent vous aviez également laissé une note.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-elle, effrayée.

— Simplement ceci, dit Vandenbreck tirant le papier de sa poche. Voici ce que contient cette note :

« Quelqu'un a essayé de cambrioler mon coffre-fort hier soir. J'ai entendu le bruit et Maria et moi nous nous sommes dirigées vers la salle à manger, l'individu disparut. Ce soir je placerai mon argent dans cette cachette. Si je venais à mou-



rir cette nuit cette note tombera peut-être entre des mains honnêtes, cet argent m'appartient.

« THÉRÈSE AMSENS. »

Vous ne vous souvenez pas d'avoir écrit cela? dit Vandebreck.

— Depuis la disparition de Jacques Vambree, répondit M<sup>me</sup> Amsens, en portant son mouchoir à ses yeux, j'ai tout oublié, je ne me rappelle plus rien.

— Et qu'allez-vous faire de votre argent à présent?

— Demain je le déposerai entre les mains de mon banquier. Je suis trop fatiguée pour y aller aujourd'hui, même en voiture. Demain matin venez me prendre vers onze heures, nous irons ensemble et c'est avec plaisir et reconnaissance, monsieur Vandebreck, que je vous verserai les vingt mille francs que je vous ai promis.

— Femme étrange! pensa le policier en quittant la maison. Qui sait de quoi est capable une femme qui cache son argent et ne s'en souvient plus, qui écrit des billets, et les oublie également?

Il résolut d'en savoir plus long et, à la nuit tombante, il vint rôder aux alentours de la maison de Schaerbeek.

Soudain un bruit de roues se fit entendre dans l'allée du jardin conduisant à la maison. Une voiture s'arrêta devant le perron. La porte s'ouvrit et la femme en noir accompagnée de Maria Deguelde monta dans le véhicule.

La portière de la voiture se referma. Stupéfait, Vandebreck s'élança derrière le véhicule.

Après avoir couru pendant quelques minutes, le policier eut la chance de rencontrer un fiacre.

— Un louis si vous pouvez rattraper cette voi-

ture et ne pas la perdre de vue, dit-il hors d'haleine au cocher en sautant dans le fiacre.

La voiture s'arrêta à la gare du Nord. De nombreux voyageurs attendaient sur le quai le départ de l'express d'Ostende. La femme en noir et Maria Deguelde, filées par Vandebreck, montèrent dans un compartiment de première classe.

Le policier prit place dans le compartiment voisin. Il voulait pénétrer le mystère jusqu'au bout.

Ostende! le train s'arrêta en gare. Vandebreck de son compartiment vit la femme en deuil et Maria Deguelde descendre du wagon et s'éloigner tranquillement.

Pénétrant rapidement dans le compartiment que les deux femmes venaient de quitter, le policier jeta une exclamation de surprise et s'élança sur les traces des voyageuses.

Une minute après sa main s'abaissa fermement sur l'épaule de la femme en noir.

— Je vous arrête, s'écria-t-il, pour le vol de l'argent de M<sup>me</sup> Amsens.

D'une main il arracha le voile noir et découvrit la figure mince et pâle d'un homme complètement rasé.

— Je m'en doutais, s'exclama Vandebreck, et cette odeur de cigare que vous avez laissée dans le compartiment a confirmé mes soupçons, monsieur Jacques Vambree!

— Je dirai tout, je dirai tout, s'écria soudain Maria Deguelde, en se tournant furieuse vers l'homme habillé en femme.

« Imbécile que vous êtes d'avoir amené un policier dans la maison de Schaerbeek pour découvrir l'argent que nous n'avions pas pu trouver nous-mêmes! »

Maria Deguelde tint sa promesse. Jacques Vambree était un criminel du nom d'Oscar Desmet, évadé de prison et recherché par la police belge.

— Il avait réussi à faire croire à M<sup>me</sup> Amsens qu'il allait l'épouser, dit Maria Deguelde, c'est lui qui essaya de cambrioler la maison quand M. Amsens le surprit presque et la nuit suivante nous décidâmes de...

Elle n'osa achever.

— Je sais, dit Vandebreck : d'assassiner M<sup>me</sup> Amsens.

Maria Deguelde continua :

Et le coffre-fort était vide après tout. L'argent avait disparu. Desmet était fou, il disait que les titres et les billets devaient être cachés quelque part, et je savais moi-même que M<sup>me</sup> Amsens les avait mis en sécurité la veille, mais j'ignorais où.

Alors Desmet conçut le plan de rester dans la maison pour rechercher l'argent, déguisé avec cette robe noire, il résolut de se faire passer pour M<sup>me</sup> Amsens. Le truc était simple et si nous avions pu trouver l'argent nous serions déjà loin.

« Oh! Desmet est habile, mais les plus malins sont parfois bien bêtes, et la plus grande bêtise qu'il ait faite, c'est d'aller vous chercher voyant qu'il ne pouvait trouver l'argent lui-même. »

— Et M<sup>me</sup> Amsens? demanda Vandebreck d'une voix grave.

— Maria Deguelde frissonna.

— Regardez dans la chambre où s'enfermait la femme en noir! dit-elle.

Un peu plus tard Vandebreck pénétra dans cette chambre.

Il y trouva le cadavre de l'infortunée M<sup>me</sup> Amsens.

PORTUNIO.

**SI VOUS VOULEZ vous amuser**

**ACHETEZ TOUS**



**0 fr. 50**

**EN VENTE PARTOUT**

**TOUT INÉDIT**

**100 PAGES**

**350 GRAVURES**

**TOUT INÉDIT**

**100 PAGES**

**310 GRAVURES**

**SOMMAIRE**

Les 12 mois, illustrés par ARNAC.

Les 12 mois, illustrés par BARN.

Le Naufrage de la Marguerita, par JEANNINA.

Une consultation, par PONEI.

Les Mémoires de Ducabot, histoire en 120 tableaux, par GONEL.

Cris et Métiers de Paris, par GRAND-CARTIER.

Les Aventures d'un pantalon rouge, histoire en 36 tableaux, par BARN.

Une chasse au lion, par JEANNINA.

Une année chez les apaches, par M. MARIO.

Le chevalier Ramon, par VOLLET.

Supernatural, nouvelle par L. HUBER.

Le parapluie rouge, histoire en 48 tableaux, par FORTON.

L'honneur est sauf, par PUEL.

L'ambition souvent nous perd, par POL PETIT.

Le Commissariat comique, par J. FABER.

Larichaud à Paris, par MORISS.

L'oubli, nouvelle, par Maurice GUEYDAN.

Coutures bretonnes, par JEANNINA.

Statistiques, Anecdotes, Curiosités, Etc., etc.

**SI VOUS VOULEZ vous amuser**

**ACHETEZ TOUS**



**0 fr. 50**

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 60 adressée en timbres-poste à la Librairie OFFENSTADT, 3, rue de Rocroy, PARIS-X.

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 60 adressée en timbres-poste à la Librairie OFFENSTADT, 3, rue de Rocroy, PARIS-X.





GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XXI

(Suite.)

Mais Harley secoua la tête.

— Camille viendra seule avec moi, prononça-t-il avec cette autorité contre laquelle aucun de ses compagnons n'eut osé même élever une objection.

L'on se soumit à cette décision et la journée s'écoula sans événement et dans le repos.

Pour mener à bien ses projets, Harley tenait secret son retour et n'avait révélé sa présence à Londres qu'à l'homme de loi s'occupant de la succession de lord Arlston Carlston en lui recommandant une discrétion absolue.

Le soir venu, Vallencais appela Camille.

— Sol, voici l'heure de mon rendez-vous avec mon cousin Charles Trafford.

Et dans le cab qui les conduisit dans le centre de la ville, Harley expliqua à sa compagne :

— Nous nous rendons dans un lieu absolument sûr, où des gens dévoués, me connaissant, feront le vide autour de nous... Ces gens sont, d'ailleurs, les pires malfaiteurs, mais à mon égard, ils valent les individus les plus honnêtes... Nous serons seuls à l'étage où nous monterons et personne ne viendra nous déranger. A onze heures, j'ai rendez-vous avec Charles Trafford...

— Il sait donc que vous êtes vivant et arrivé à Londres?

— Pas du tout... Et c'est au contraire ma mort que j'ai l'intention de lui annoncer.

— Comment cela?

— Je lui ai donné ce rendez-vous en lui écrivant que j'étais chargé par M. Smith de lui rendre compte de la mission dont celui-ci était chargé. Je le prévenais que ledit Smith avait trouvé la mort dans l'aventure mais que le résultat était quand même selon les desirs de Sa Seigneurie.

— Et vous comptez vous présenter à lui comme ami de M. Smith?

— Et second agent de la maison Crookes et Bloomfield, parfaitement.

— Il vous reconnaîtra.

— Oh! nos rapports sont déjà lointains et n'ont jamais été fréquents. Du reste, je compte me grimer... Je trouverai tout ce qu'il faut dans la maison où nous nous rendons.

— Et si M. Trafford n'ajoute pas foi à ce que vous lui raconterez?

— Je lui fournirai des preuves qui le convaincront.

— Mais moi, comment expliquerez-vous ma présence?

— Vous serez un jeune et actif compagnon, pour lequel je demanderai un supplément de gratification.

Camille sourit.

— On ne vous prend jamais au dépourvu.

— Ma foi, si le hasard m'avait placé dans une position précaire au lieu de me faire naître riche, je crois que je me serais fait policier, et j'y fusse certainement devenu une célébrité.

Pendant qu'ils causaient ainsi, le fiacre avait parcouru rapidement les grandes voies londoniennes et s'était engagé ensuite en d'étroites et tortueuses voies, dans un véritable labyrinthe de ruelles et de passages sordides, à peine éclairés, bordés de vieilles et pauvres constructions.

— Quel affreux quartier! remarqua Camille Sol.

Le cab s'arrêtait devant une misérableasure. Harley descendit, paya, et attendit que la voiture eût disparu pour faire entrer sa compagne dans un couloir obscur au bout duquel ils trouvèrent une porte close.

— Vous avez des allumettes, Sol?

— Toujours.

— Eh bien, éclairez-nous un peu.

Elle fit craquer une allumette, et Vallencais, prenant une clé dans une cachette de la muraille qui lui paraissait familière, ouvrit la porte.

— M. Trafford saura se débrouiller dans ce dédale? demanda Camille.

— Oh! répondit Harley, la maison a plusieurs issues et c'est du côté d'un magasin de charbon que mon cousin sera introduit.

Ils avaient gravi un escalier branlant et étaient parvenus à une petite pièce assez propre, sommairement meublée d'une table munie de ce qu'il faut pour écrire et d'une demi-douzaine de chaises dépareillées.

Vallencais alluma la lampe posée sur la table, et tirant une petite glace et divers objets des poches de son pardessus, il dit à sa compagne :

— Regardez, Sol, et instruisez-vous dans l'art de vous maquiller.

En quelques minutes, s'étant appliqué sur les joues, à l'aide de colle, une épaisse barbe blonde, et enluminé habilement de rouge les pommettes et le nez, ayant coiffé une perruque blonde, il parut soudain un nouveau personnage.

Il compléta cette silhouette d'Anglais par une cravate du plus beau rouge, une casquette à carreaux verts et une pipe au coin de la bouche.

— C'est parfait! s'exclama Sol, stupéfaite et émerveillée.

— Chut! fit Harley, notre homme peut arriver d'un moment à l'autre. L'heure de notre rendez-vous n'est pas encore échue, mais je suis convaincu que son impatience le fera la devancer.

Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. Cinq minutes à peine s'étaient écoulées lorsqu'une vieille femme ouvrit la porte et introduisit silencieusement un gentleman au visage dissimulé avec soin sous le collet relevé de son pardessus et son chapeau de feutre mou enfoncé sur ses yeux.

Le battant refermé, Vallencais releva l'abat-jour de la lampe, déposa sa pipe sur la table, et avança une chaise.

— C'est à M. Charles Trafford que j'ai l'honneur de parler? dit-il. L'autre répondit par un grognement vague.

— Pardon, insista Vallencais, il ne faut ni erreur ni équivoque. Ne craignez rien, monsieur, vous êtes en sûreté ici, déclinez votre nom et montrez un peu votre visage, sans quoi, je ne vous communiquerai point les très intéressantes nouvelles dont je suis porteur.

L'homme eut un geste d'impatience.

— Eh! qui me prouve, après tout, que vous êtes bien envoyé par la personne que vous avez mentionné sur la lettre que j'ai reçue.

Vallencais tira promptement un portefeuille de sa poche, et étala sur la table divers papiers et objets.

— Voici des documents appartenant à M. Smith et que j'ai recueillis sur son cadavre. J'étais son compagnon dans la dangereuse expédition au cours de laquelle il a succombé, le jeune homme qui est ici était également avec nous.

M. Trafford se tourna vivement vers Camille Sol qui se tenait debout au fond de la pièce.

— C'est vrai, vous êtes deux! murmura-t-il avec une sourde inquiétude.

Avec un sourire épanoui, Harley reprit :

— Permettez-moi de nous présenter. Moi, William Jackson... mon jeune ami, Edward Flies. Et maintenant, pour vous montrer que j'étais bien le confident de mon regretté ami et collègue Smith, je vais rappeler en quelques mots l'affaire que vous aviez traitée ensemble...

L'Anglais l'interrompit, la voix altérée :

— Est-il bien nécessaire?

— Certainement. Mais, je vous le répète, n'ayez aucune crainte, cette maison est sourde! Au commencement de cette année, vous avez eu une conférence avec M. Smith, l'agent de la maison Crookes et Bloomfield, dans laquelle mon ami vous a fait préciser l'objet de la mission qui lui était confiée. Vous vous trouviez dans la nécessité de faire disparaître votre parent, M. le marquis Harley de Vallencais, avenu comme vous de lord Arlston Carlston, et auquel votre oncle commun avait l'intention de léguer sa fortune, laquelle, à défaut de cet héritier préféré, vous reviendrait.

Il s'arrêta, un silence régna.

— Est-ce bien cela? demanda Harley.

Trafford hésita, puis se décida à répondre :

— Oui.

— Comme la bonne santé de M. de Vallencais ne pouvait vous laisser espérer une mort naturelle, vous chargeâtes M. Smith de l'amener par des moyens discrets et sûrs dont vous lui laissiez le choix et la complète responsabilité.

Il se tut de nouveau, et Trafford appuya, d'une voix un peu plus ferme que naguère :

— Oui, c'est bien cela.

Vallencais recommença :

— Eh bien, pour en arriver à ses fins, M. Smith, sous un déguisement, suivit M. de Vallencais sur le bateau qui le conduisait dans le sud de l'Afrique, et tenta de l'assassiner au moyen du chloroforme et du poignard, mais l'intervention énergique d'un ami du marquis ne permit pas à la tentative de réussir. Alors, M. Smith mit auprès de l'explorateur un homme, le Levantin, du nom de Garino, qui devait faire périr l'expédition au cours de sa route périlleuse. Malheureusement, cet homme trahit sa cause et M. Smith dut rentrer en scène lui-même. A la tête de bandes sauvages, il attaqua la caravane commandée par M. de Vallencais. Mon jeune camarade et moi, nous faisons partie de l'expédition. M. Smith a succombé, mais j'ai eu l'honneur de le remplacer et d'exécuter la mission dont il était chargé...

Charles Trafford tressaillit violemment et fit un pas en avant.



— Alors, vraiment, Harley de Vallençais ?  
 — Il a trouvé la mort...  
 Trafford rejeta délibérément son chapeau en arrière, montrant ses traits pâles, mais où les yeux brillaient d'une joie féroce.  
 — La preuve de ce que vous avancez ? jeta-t-il brièvement.  
 Le faux collègue de M. Smith jeta sur la table un portefeuille.  
 — Voici des papiers qui lui appartiennent, ainsi que vous pouvez vous en assurer.  
 Trafford se jeta avidement sur les papiers, et les ayant parcourus, il poussa une clameur satisfaite.  
 — Holloo ! tout va bien !... Je vous crois, maintenant, mon cher monsieur, et vous pouvez compter sur ma reconnaissance !... Quelle que soit la somme que vous me demandiez, j'y souscris d'avance !...  
 Vallençais s'approcha.  
 — Alors, monsieur Charles Trafford, vous êtes bien convaincu de la mort de votre cousin M. de Vallençais ?... Mort qui lui a été donnée par votre ordre ?  
 — Oui, oui, je vous répète que les papiers que vous m'avez montrés m'ont enlevé toute suspicion à votre égard. Quant à votre récompense, fixez-la vous-même !...  
 Vallençais se détourna et, sans mot dire, alla au fond de la pièce où il ouvrit une porte de placard qui découvrit une table de toilette.  
 Rapidement, il passa de l'eau sur son visage, arracha sa fausse barbe, fit disparaître l'enluminage de ses joues, et, s'étant emparé d'une canne, il revint vers son interlocuteur, la tête haute, en plein sous la clarté de la lampe.  
 — Charles Trafford, mon cher cousin, me reconnaissez-vous ? Et il d'un ton d'apre gouaillerie.  
 Trafford sursauta, et le visage livide, balbutia, épouvanté :  
 — Harley !...  
 Vallençais s'avança, la canne levée.  
 — Oui, Harley !... Celui dont vous avez lâchement, cruellement comploté l'assassinat, ainsi que vous venez de me l'avouer à moi-même !... Harley, venu ici exprès pour vous rompre les os, ainsi qu'à un chien malfaisant !...  
 Et il cingla les reins du misérable qui bondit vers la porte en poussant un cri de rage et de douleur.  
 — Fermée !...  
 La canne de Vallençais s'abattait sur ses épaules.  
 — Ah ! mes précautions sont prises !... Vous êtes à ma merci, mon cher cousin, et vous recevrez la correction que vous méritez !...  
 Mais l'autre, esquivant les coups de son mieux, s'était jeté derrière la table qu'il bouscula et dont il se fit un rempart.  
 Camille Sol eut soudain un cri d'angoisse.  
 — Attention, Harley !... Il est armé !...  
 En effet, sournoisement, Trafford avait tiré un revolver bull-dog de sa redingote, et visait Vallençais.  
 Mais celui-ci prompt comme l'éclair, s'était élancé, et d'un revers de canne, envoya rouler l'arme au bout de la chambre. Le coup partit ; la balle se perdit on ne sait où.  
 Harley eut un rire.  
 — Bah ! le parquet et les murs de cette chambre en ont vu bien d'autres !...  
 Trafford balbutiait :  
 — C'est abominable !... Vous m'avez attiré dans un guet-apens !... Vous voulez m'assassiner !...  
 Vallençais partit d'un éclat de rire sincère.  
 — Ma foi, c'est bien à vous de me reprocher de mauvaises intentions à votre égard ! Mais, finissons, je n'en veux pas à votre vie, je vous ai corrigé, c'était tout ce que je désirais. Tout à l'heure, vous allez pouvoir sortir d'ici, et aller bassiner les meurtrissures qu'ont dû vous laisser ma canne... Seulement, auparavant, vous aller vous engager — et vous savez qu'avec moi il ne fait pas bon ne pas respecter ses engagements ? — Vous allez me jurer que vous obéirez fidèlement à mes commandements.  
 — Lesquels ? fit Trafford d'une voix sourde.  
 Maintenant qu'il était convaincu d'avoir la vie sauve, il reprenait peu à peu son aplomb et un rien de son insolence habituelle.  
 Vallençais reprit :  
 — Il me déplairait de rencontrer en Europe votre vilain visage, et de plus, je ne veux pas vous permettre de continuer à contenter dans une société policée vos fâcheux instincts. Je suis administrateur d'une société qui a pour but l'exploitation de mines en Patagonie. On a besoin de gens sans connaissance spéciale pour diriger le travail des hommes — pour la plupart des repris de justice — vous partirez incessamment pour remplir un de ces emplois...  
 L'homme eut un cri de protestation.  
 — Je ne partirai pas !... C'est infâme ! C'est le bagne auquel vous voulez me condamner !  
 — Vous l'avez dit ! repartit Harley avec promptitude. Préférez-vous y être envoyé juridiquement ?  
 — Je n'ai rien fait !... On ne peut rien prouver contre moi !...  
 — Pardon !... J'ai l'aveu écrit et signé de Smith, ainsi que de nombreuses preuves qui suffiront à vous faire condamner devant n'importe quelle cour de justice ! Estimez-vous donc heureux d'être quitte du scandale que je vous épargne.  
 — Jamais je ne consentirai !... Intentez-moi un procès si vous le voulez !...  
 Vallençais secoua la tête.  
 — Pas du tout !... Puisque vous n'êtes ni sage ni docile... Vous ne sortirez pas d'ici.

Le visage de Trafford redevint d'une pâleur cadavérique.  
 — Vous allez me séquestrer ?  
 — Nullement. Sol ! ramassez donc le revolver de monsieur, il doit y rester encore quatre ou cinq balles... Je suppose qu'une ou deux vous suffiront pour coucher à terre mon cher cousin ?  
 Agile, Camille avait couru relever l'arme et elle visa aussitôt Trafford.  
 — Donnez le signal, fit-elle froidement.



— Oui, je consens, dit-elle bas... (Voir le prochain numéro).

Trafford comprit qu'il était perdu.  
 — Grâce !... J'obéirai.  
 Camille demeura dans la même position.  
 — A la bonne heure, dit Harley. Voilà que vous devenez raisonnable.  
 — Oui, oui, fit l'autre, je vous promets tout ce que vous exigez... Je ne veux pas mourir.  
 — Bah ! c'est pourtant ce qui pourrait vous arriver de plus heureux, remarqua négligemment Harley.  
 Camille avait lentement abaissé son revolver, mais elle ne quittait pas Trafford des yeux.  
 — Faites-moi sortir, demanda celui-ci.  
 — Parfaitement, acquiesça Vallençais. Tenez, voici un papier sur lequel vous trouverez les instructions auxquelles vous devrez vous conformer strictement, sous peine de mort immédiate, car, je vous le répète, vous ne resterez pas en Europe !... Vous ne continuerez pas à exercer vos facultés malfaisantes parmi nous.  
 — Donnez.  
 Il tendait la main. Mais, subitement, au lieu de prendre le papier que lui offrait Harley, il tira un poignard de sa poitrine et en porta un coup violent à Vallençais.  
 Camille bondit en avant.  
 — Gredin !...  
 Harley, sautant vivement de côté, avait évité la lame qui coupait seulement la manche de son vêtement et l'érafla au bras.

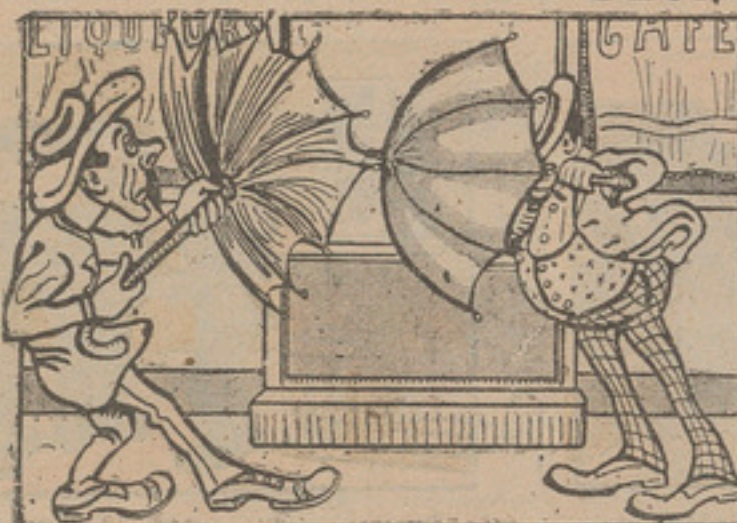
(La fin au prochain numéro.)

DANIEL HERVEY.

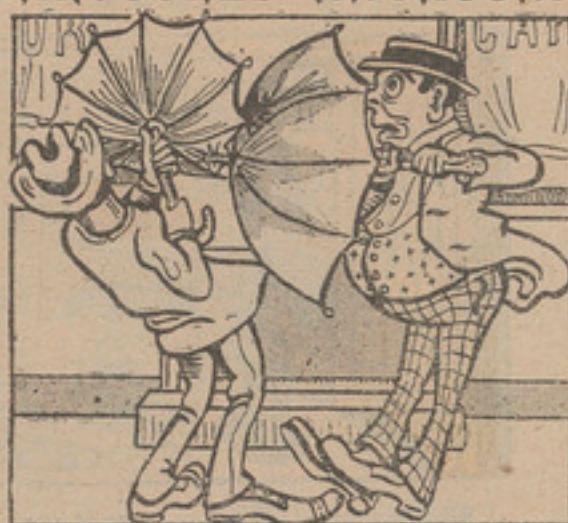


# DEUX FAROUCHES ANTAGONISTES

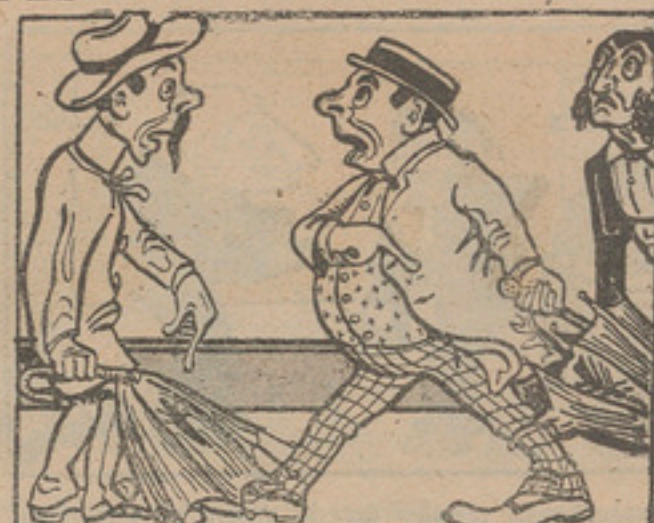
7



Ce jour-là, le vent soufflait en tempête, et M. Exupère Harmoir, tenant vigoureusement son parapluie que le vent voulait lui ravir, arriva enfin à la porte du Café Franco-Cosmopolite en même temps que M. Porphyre Aglasse. Ce dernier résistait courageusement contre les éléments déchaînés; tel un navire fatigué par le flot dévastateur se précipitant dans le port...



... il frôna de toute la rapidité de sa course, par la même porte du café, dont tous deux étaient de fidèles habitués. La rencontre fut rude, comparable à celle de deux trains express lancés sur la même voie, et les rixards, violemment heurtés, au grand dam de leurs soies et baleines respectives...



... ne se tirèrent pas indemnes de la bataille. Les injures ébranlèrent les échos du café, vociférées avec un ensemble parfait par les deux hommes exaspérés, que, d'ailleurs, une vieille haine divisait. M. Aglasse, qui avait Exupère comme partenaire à la manille, s'était fait bêtement prendre en fourchette un manillon troisième d'ant...



Au brüt de la discussion, les amis et habitués accoururent, et sous le fallacieux prétexte d'arranger les choses, envenimèrent si bien la querelle qu'une rencontre fut jugée indispensable...



... les témoins, heureux d'avoir l'espoir de lire leurs noms imprimés dans les journaux, décidèrent qu'il fallait du sang pour laver l'honneur des antagonistes. Du sang! eux, les témoins, s'en fêtaient, puisque ce n'était pas le leur qui devait être répandu. Les préparatifs du châtiment commençèrent par indisposer fâcheusement les combattants...



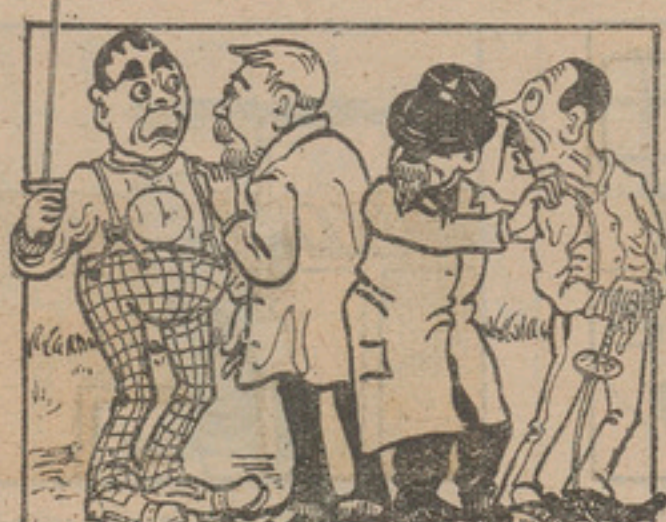
Ce fut avec une frousse intense que Porphyre se vit tracer sur sa bedaine un cercle par un des témoins de son adversaire, rapin facétieux qui lui dit qu'étant données les différences de corpulences, son client voulait que les chances soient égales, et que tout coup porté hors du cercle ne compterait pas...



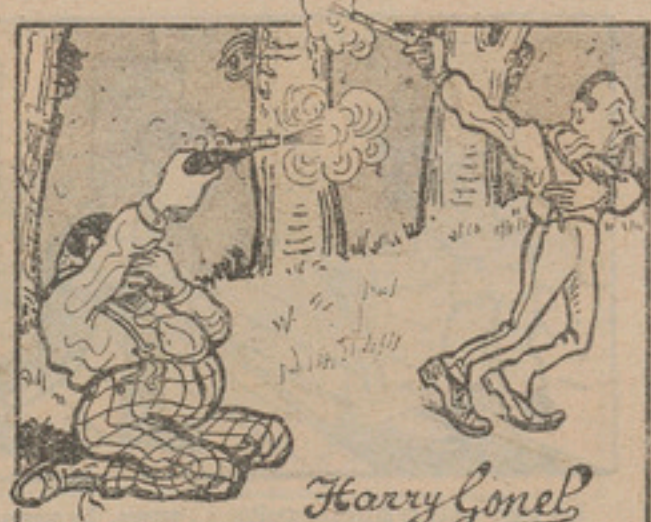
De son côté, Exupère était détenteur d'un trac qui battait tous les records. C'est avec un effroi véritable que tous deux se regardaient les colichemardes qu'on leur avait mis dans les mains, et au traditionnel: « Allez, messieurs! » ils firent d'un ensemble un bond... en arrière de sorte que plusieurs mètres les distancèrent bientôt l'un de l'autre. Les objurgations pressantes de leurs seconds restant sans effet, le témoin rapin eut une idée lumineuse...



Il se procura une planche, un marteau et des clous, et les adversaires étant placés à distance réglementaire, cloua les semelles de leurs souliers à la planche, de telle sorte qu'ils ne pouvaient ainsi se dérober.



... Mais ceux-ci, tout en ayant l'air de ferrailleur, ne viciaient sournoisement et réciproquement qu'à délivrer le pied prisonnier. Après maints efforts, cordons et boutons se défirent. Et alors, la petite comédie des reculades recommençant, les témoins outrés arrêterent le combat et se précipitèrent de changer la face de la bataille.



Il fut décidé que le conflit se solutionnerait au pistolet. Les adversaires furent placés à la distance réglementaire. « Feu! » commanda l'un des témoins, tous deux fermant les yeux et flageolant sur leurs tibias, pressèrent la détente, et, au bruit des détonations, s'affaissèrent sur l'herbe, à demi morts de peur... et lorsque la fumée se fut dissipée, on vit que les seules victimes...



... étaient une malheureuse poule et un pauvre canard que la curiosité avait attirés en ces lieux; le sang ayant coulé, l'honneur était satisfait à un tel point qu'une réconciliation immédiate s'ensuivit. Témoins et adversaires s'en furent fêter l'heureuse issue de la rencontre autour d'une table, des mieux servies.

Harry Gonet



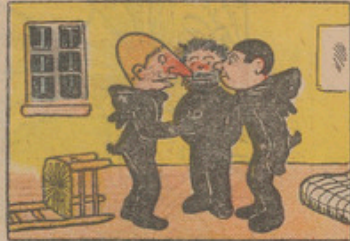
LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS, OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD (Suite.)



Tranquillement installés dans la maison de l'infirme paysan, qu'ils avaient terrorisé par leur apparition inattendue, les Pieds Nickelés avaient fait bombance. — Maintenant, s'agit-il de passer la nuit, dit Croquignol, va falloir visiter la site et faire le camp après.



Ribouldingue et Croquignol réveillèrent Filochard, qui s'était endormi sur la table et comme ils se penchaient à fouiller la maison, ils virent l'armoire, la porte à peine ouverte, regardèrent même dans le tiroir mais ne trouvèrent rien, sauf un vieux chapeau usé et une paire de bas sales.



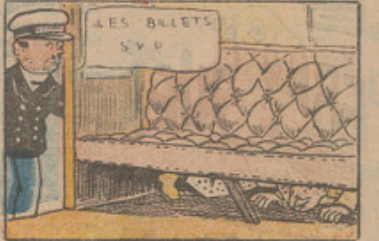
« C'est pas grave ! grogna Filochard. Enfin, on s'est calé les fesses, c'est mieux que rien. — Revenez, dit Croquignol, va falloir laisser nos peaux de lapin, les deux ne peuvent sortir dehors dans ce temps, ça nous ferait remarquer. Puis, faut trouver moyen de retourner à Paris, y a encore que la qu'en peut faire de la belle ouvrage. »



Les trois amis, s'étant débarrassés de leurs pelisses, sortirent avec précaution de la maison et gagnèrent la campagne. Ils se dirigèrent du côté d'une petite gare qu'ils aperçurent à quelque distance de là.



Ils n'eurent pas de mal à se faufiler sur le quai qui était désert et attendirent l'arrivée d'un train, cachés dans un petit local servant à ranger des outils et autres matériaux. Quand le train arriva, ils grimperont dans un compartiment de deuxième classe.



« Je me demande pourquoi qu'il y a des gens qui dépensent tant d'argent pour voyager, alors que c'est si facile de se faire transporter à l'ail, dit Ribouldingue, faut rien être poches pour acheter nos papiers à la compagnie. — A ce moment le train s'arrêta et ils entendirent un contrôleur réclamer les billets dans les compartiments. Les trois copains se glissèrent sous les banquettes comme un seul homme.



Ne voyant personne dans le compartiment, le contrôleur rebrousse la queue, et les hardis copains purent continuer leur voyage en toute sécurité. Le train arriva bientôt à Paris et Ribouldingue et Filochard sautèrent à terre, Croquignol, qui avait trouvé tout ce qu'il fallait pour paraître chics.



Le lendemain, les trois amis apprirent le trottoir, complètement transformé. Des leur arrivée, la veille, ils avaient trouvé le moyen de remonter leur garde-robe à peu de frais en rendant une petite visite nocturne chez un tailleur, où ils avaient trouvé tout ce qu'il fallait pour paraître chics.



« Oui, dit Ribouldingue, y a pas à dire, la toilette c'est tout. Soyez mal nippés, on vous tiendra à l'œil ; au contraire, soyez rapin, on s'en fiche pas d'eux ; c'est comme ça ! » En se baladant en quête d'un coup à faire, le trio aperçut une banque qui indiquait qu'un appartement, situé juste au-dessus d'une banque, était à louer.



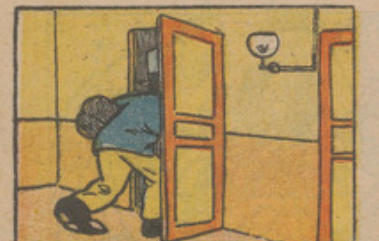
« Oh ! oh ! mais y a quelque chose à faire ! » se dirent-ils. Sur-le-champ, ils entrèrent dans un cabaret pour compléter la chose, c'est-à-dire essayer de pénétrer dans la banque pour dévaliser le coffre-fort. Ribouldingue, Croquignol et Filochard établirent un plan qu'ils résolurent de mettre à exécution dès le lendemain.



Ils se présentèrent tous les trois chez la concierge de l'immeuble en question et demandèrent à visiter l'appartement à louer. La pipelette, flutée par les façons polies de Croquignol, se mit à leur disposition.



« et leur montra l'appartement, croyant avoir affaire à des gens riches. — Oui, oui, ce n'est pas trop mal, ça fera peut-être notre affaire, » dit Croquignol, en faisant semblant d'examiner les lieux.



Prétextant de ce que Croquignol et Ribouldingue retenaient l'attention de la pipelette en lui demandant quelques renseignements sur ce qui concernait la maison, Filochard se glissa furtivement dans les cabinets avec le paquet qu'il portait sous son bras.



« et s'y enferma à double tour. La concierge ne remarqua pas la disparition et lorsque l'appartement fut visité, elle se mit avec les deux autres visiteurs et referma la porte à clef. — Chacune, les vils parties, ça y est, l'coup est sûrement réussi ! »



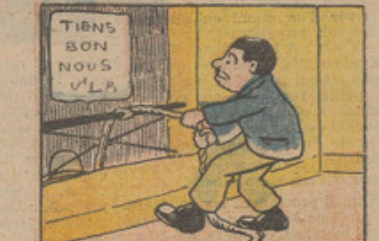
Avant de quitter la concierge, Croquignol, d'un geste large, lui remit quarante sous de pourboire pour la remercier de sa complaisance, et il disparut accompagné de Ribouldingue. « Voilà des gens bien élevés, dit la pipelette, à la bonne heure, parlez-moi de gens comme cela, c'est pas regardant ! Je les voudrais bien comme locataires. »



Mais si, quelques heures plus tard, lorsque la nuit fut venue, la pipelette avait vu les gens bien élevés rôder mystérieusement autour de l'immeuble, elle aurait certainement changé d'opinion. Croquignol et Ribouldingue étaient revenus à l'heure dite et donnaient le signal convenu.



Aussitôt une fenêtre de l'appartement à leur service, et Filochard apparut. « C'est vous, les piteux ? demandait-il à mi-voix. — Oui, c'est nous, mon vieux Filo, l'es prêt ? »



Filochard dit le paquet qu'il avait apporté et avec lequel il s'était enfoncé dans les cabinets, puis en sortit une longue et solide corde à nouer, qu'il fixa solidement à la barre d'appui de la fenêtre. « Allons-y, les gars ! » dit-il doucement.



Immédiatement, Ribouldingue et Croquignol grimperont après la corde et en quelques minutes se trouveront dans l'appartement. « Ça y est, nous y voilà, mon poteau, n'a pas de bile. »



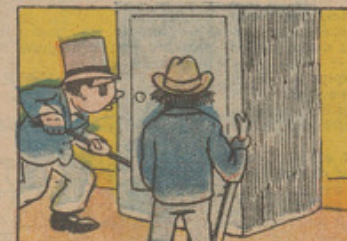
Les trois amis se mirent aussitôt à l'œuvre. Ils commencèrent par soulever quelques lames de plancher, et firent un trou suffisamment large pour passer à travers. Puis, ayant tiré la corde à nous solidement.



Ils descendirent dans la pièce située en dessous, et qui était justement le bureau du directeur de la banque. Les flics avaient bien calculé leur coup et ne s'étaient pas trompés.



« Ça y est ! nous y voilà ! Eh bien ! les amis, c'est-y bien combiné, ce p'tit truc-là ? demanda Croquignol qui le premier avait conçu le projet de pénétrer dans la banque par l'appartement situé au-dessus.



« Oui, oui, c'est convenu, c'est bien trouvé, répondit Filochard ; mais c'est pas l'inst de rester là à parler pendant trois heures ; faut pas perdre de temps. Allons à l'ouvrage ! » Ils attachèrent aussitôt le coffre-fort.



Le meuble résista assez longtemps, mais, au bout de trois heures de travail acharné, finit par céder. La lourde porte s'ouvrit enfin, montrant aux trois associés les trésors qui s'y trouvaient renfermés. « Oh ! le bon pognon ! la belle blague ! » s'écrièrent en chœur Croquignol, Filochard et Ribouldingue. Jamais on n'avait tout emporté à la fois, c'est dommage ! Enfin, allons-y, marchons-nous et débarrassons-nous. »



# LE PERROQUET RECALCITRANT

Pourquoi Clara Lamouillette, établie marchande d'objets de piété à l'enseigne de Saint Antoine de Padoue, avait refusé jadis la demande en mariage de Népomucène Petdeloup, ancien répétiteur au collège communal? C'est ce qu'on ne saura jamais, mais ce dont l'intéressé conçut, pour le reste de ses jours, un vil dépit.

Rebelle à l'affection des hommes, M<sup>me</sup> Lamouillette, comme toute vieille qui se respecte, avait reporté sur les animaux toutes les tendresses de son cœur volontairement sevré des joies de la maternité. Entre son perroquet Coco, sa chatte Moumoute et son caniche Azor, lesquels lui constituaient une petite famille, elle coulait des jours tranquilles, exempts de joies comme de chagrins.

Coco, surtout, était son favori; d'autant plus qu'il rendait de véritables services. Embusqué dans l'arrière-magasin, il prévenait de l'arrivée d'un client en s'écriant d'une voix retentissante :

— Clara? A la boutique, Clara!

Egalement il annonçait que les repas étaient servis, et y allait de sa petite romance au dessert. Comme c'était un oiseau bien élevé, il ne célébrait pas les délices de l'ivresse en chantant le classique :

Quand je bois du vin clair.

Non. Il proclamait les douceurs du mois de Marie au moyen d'un chant nouveau, toujours le même.

Or il advint, certain jour de printemps, que Coco, — par suite de quelles circonstances mystérieuses? on l'ignore — prit la clef des champs. Qui peindra le désespoir de Clara Lamouillette, privée de son oiseau favori, du plus fidèle de ses compagnons?

Le hasard, qui est décidément un malin, conduisit le perroquet à la portée de la main de Népomucène Petdeloup, qui n'hésita pas à s'en emparer et à le conduire dans son domicile.

— On dirait le perroquet de M<sup>me</sup> Lamouillette? Coco! Mais oui, c'est lui-même!

Cet aparté fut bientôt confirmé par la rumeur du quartier, où les bonnes langues colportaient les doléances de la pauvre demoiselle. Le cerveau traversé par des idées de vengeance du vieux refus de sa main velue, Petdeloup claustra soigneusement le volatile, qu'il dit à sa femme de ménage avoir acheté à un marin de passage revenant du Congo.

En sa qualité d'ancien éducateur de la jeunesse, il résolut d'inculquer à Coco un répertoire de son choix qui ferait, à son retour, rougir les oreilles de la vieille demoiselle. Mais cela n'alla point tout seul. Caresses, menaces, gâteries, rien ne put faire sortir de son mutisme l'obstiné perroquet.

— Sale bête! s'écriait vingt fois par jour Petdeloup, que le diable l'étouffe!

Cependant, en dépit des précautions prises, le bruit ne tarda



pas à se répandre que Népomucène Petdeloup recelait le perroquet chéri de Clara Lamouillette. D'où assignation.

Certes, notre pédagogue n'avait jamais songé à s'approprier indûment le bien d'autrui! Mais, quand on a mis un pied dans le crime, il devient très difficile de n'y pas aventurer le second. Se trouvant trop engagé pour reculer, il soutint que la bête lui appartenait.

Quoi de plus commun et de plus semblable à un autre qu'un perroquet gris, avec le dessous de la queue rouge? Quoi de plus banal que de lui donner le nom de Coco? C'est ce que, dans un langage fleuri, soutenait Petdeloup au juge très perplexé en présence des affirmations opposées de Clara Lamouillette.

Déjà s'agitait la question de la nomination d'un expert, quand la vieille demoiselle, le bonnet fièrement campé sur une oreille, fit cette proposition :

— Ordonnez qu'on amène Coco, mon juge, et je me charge bien de prouver qu'il est à moi.

Ainsi fut fait. De son œil rond, l'animal fixait tour à tour chacun des assistants.

— Que monsieur le fasse parler, dit Clara.

— Inutile, répondit Népomucène. Mon perroquet ne parle jamais devant des étrangers.

— Nous allons bien voir! Coco, mon mignon, mon joli, mon bébé gris, tu reconnais ta mère?



Silence digne de la bête, sourire narquois de Petdeloup.

— Coco, mon joli Coco, il y a quelqu'un au magasin.

Le perroquet tourna la tête. Au même moment entra le greffier qui venait de sortir un instant.

Coco clama :  
— Clara? A la boutique, Clara!  
Dès lors, le charme était rompu, le dialogue continua :



— Comment fait Azor?

— Oua! oua! oua!

— Et Moumoute?

— Mia! mia! mia!

— Qu'est-ce qu'on dit au monsieur?

Un silence, un hérissément de plumes et d'une voix sonore :

— Sale bête! diable l'étouffe!

Sans vouloir en entendre davantage, Petdeloup, rouge de confusion, s'enfuit chez le cafetier d'en face où il commanda une absinthe soignée.

— Comme ça, murmurait-il à part lui, j'en étranglerai toujours bien un!

G. DE RAULIN.



Dans le Prochain Numéro

nous commencerons

la

PUBLICATION

des

Aventures

d'un

Enfant perdu

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

INÉDIT

PAR

ALBERT PAJOL

\*\*\*

C'est l'histoire poignante et accidentée d'un enfant qu'un tragique événement laisse seul au monde, le privant d'une immense fortune qui lui est ravie et qu'il s'agit pour lui de reconquérir au cours d'une lutte terrible de plus faible à plus fort.

Les innombrables épisodes de ce roman vécu et pittoresque ne manqueront pas d'intéresser puissamment le lecteur.

Cette œuvre nouvelle du captivant et brillant romancier ALBERT PAJOL est appelée à obtenir le succès le plus vif et le plus légitime.

ATTENTION !!!

Dans le prochain numéro il sera joint un

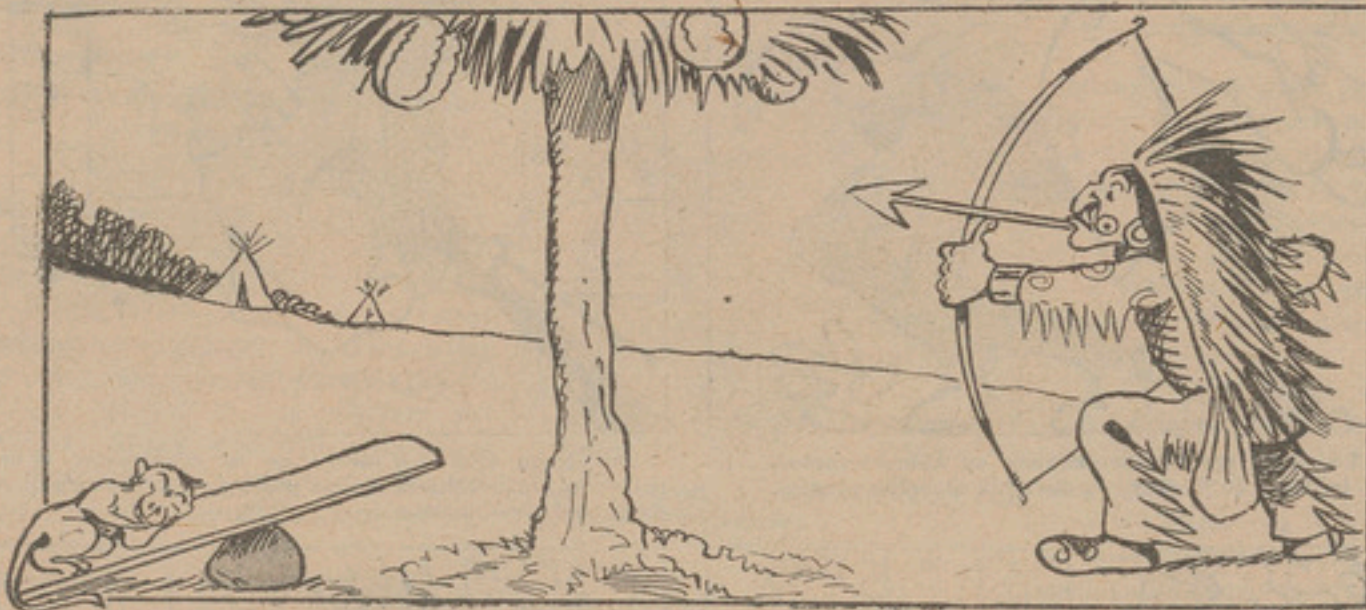
BON PRIME  
GRATUIT

qui donnera droit à un Superbe Bijou.

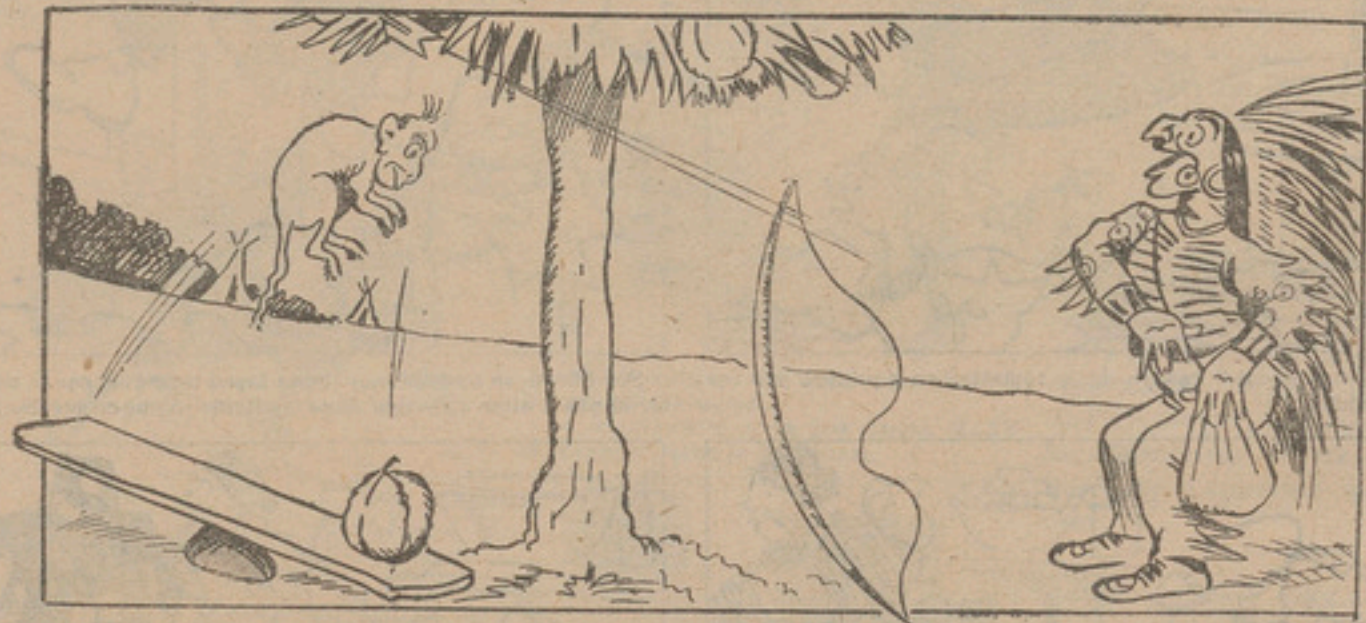
ATTENTION !!!



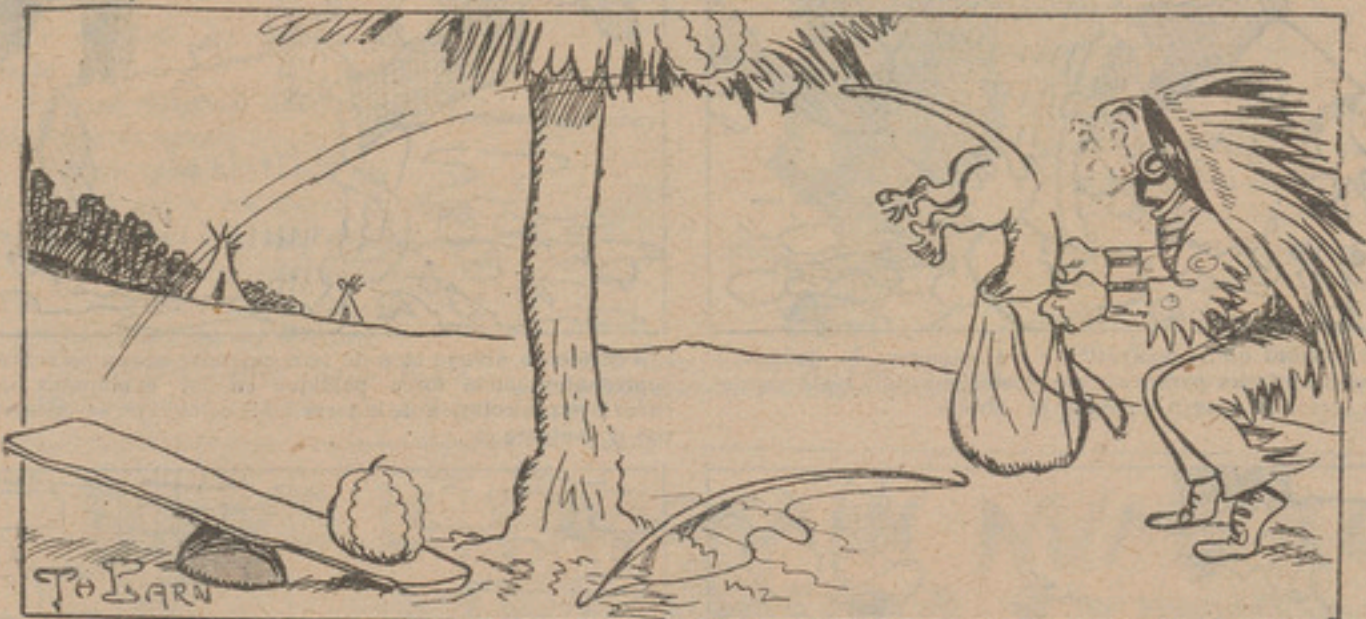
## UNE CHASSE PEU BANALE



Aussi vrai que je m'appelle Pied d'Escargot j'aurai ce ouistiti vivant ! Une...



...Deux...



...Trois...

## Conseils Pratiques

### LES FRUITS CONFITS

Les fruits confits perdent leur succulence, se cristallisent et en même temps n'ont plus leur mine appétissante lorsqu'ils deviennent vieux. Voici un bon procédé pour redonner à ceux-ci un goût exquis. Les piquer en

plusieurs endroits à l'aide d'une grosse aiguille; les mettre dans un bocal et les recouvrir de cognac assez fort.

On obtient ainsi des fruits délicieux.

### POUR UTILISER LES BOUTS DE BOUGIE

On a toujours des bouts de bougie qu'on ne peut brûler. On les mettra donc soigneusement de côté jusqu'à ce qu'on en ait suffisamment; on fera fondre doucement la cire en retirant les mèches; puis on prendra du gros coton blanc d'une longueur de 20 centimètres

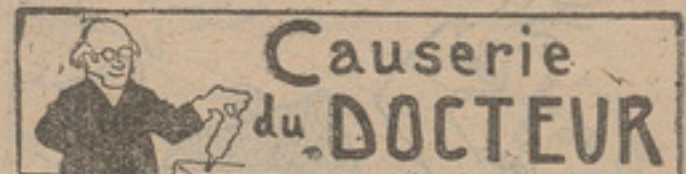


### LE TALISMAN DU CHAMEAU

Yambo, le port de Médine sur la mer Rouge, est un grand bazar où l'on vend tous les objets nécessaires aux voyageurs qui vont visiter la ville du Prophète; c'est une suite de bazars pleins de cordes faites de noix de chameaux, de selles, de paniers, de bâtons, de vases, etc.



Une marchandise fort singulière et en même temps fort commune, c'est une espèce de coquillage de forme élégante, percé d'un trou où passe une courroie. Ce coquillage est de la plus grande importance en Arabie; il sert de talisman au chameau contre le mauvais œil. Pas un chameau de l'Hedjaz qui n'ait son coquillage pendu à une courroie.



## Causerie du DOCTEUR

### Le miel est un remède.

Le miel pur est un aliment sain au plus haut degré, il possède à l'état naturel toutes les conditions voulues pour l'absorption et l'assimilation; il développe en nous la santé et la vie; il exerce dans l'estomac ses vertus antiseptiques par lesquelles il s'oppose aux fermentations gastriques.

Le miel est aussi un remède essentiellement hépatique, car son action la plus importante s'accomplit dans le foie, où se consomment tous les principes sucrés qu'il renferme, lesquels entrent ensuite dans le sang où ils s'oxydent et produisent de la chaleur.

Le miel pur ne provoque jamais d'indigestion, il est de plus laxatif et diurétique.

Quelques cuillerées de miel chaque matin au déjeuner réchauffent et fortifient le corps.

Le lait additionné d'une cuillerée de miel pris chaque matin constitue le meilleur des déjeuners. Un médecin qui souffrait depuis longtemps d'insomnies s'avisait, une nuit qu'il ne pouvait dormir, de prendre quelques cuillerées de miel avec un biscuit, il se recoucha et s'endormit immédiatement. La nuit suivante il employa le même moyen, avec autant de succès. Et depuis, il ne manque pas, avant de se coucher de prendre 3 ou 4 cuillerées de miel. Le miel est donc aussi un calmant; le remède est simple, ne peut-on pas l'essayer.

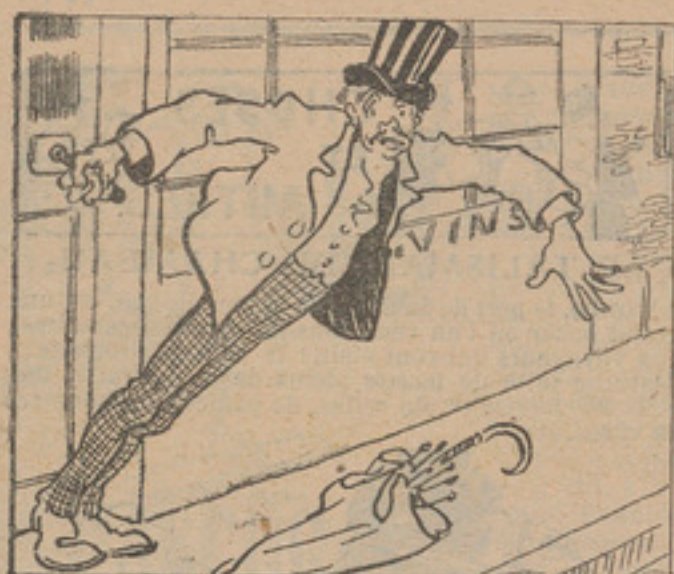
D<sup>r</sup> E. M.

à peu près; on en préparera autant qu'on le jugera nécessaire et on trempera ces mèches dans la cire chaude, après quoi les jeter vivement dans l'eau froide afin qu'elles durcissent; on obtiendra ainsi des allumettes très pratiques, car il suffit de les approcher du feu pour qu'elles s'enflamment aussitôt. On pourra en faire de plus longues qui serviront de rat-de-cave; mais pour cela il faudra les tortiller avant le complet refroidissement.

E. M.



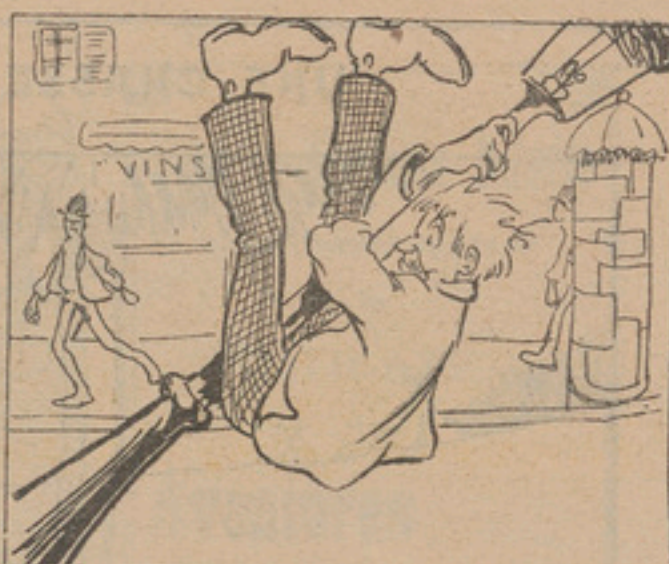
## UNE FAMEUSE CUIITE



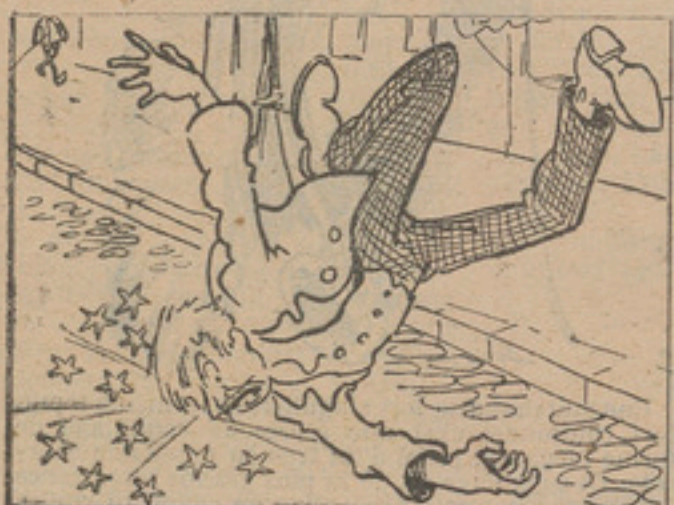
Verladeron éprouva ce jour-là, en sortant de chez le bistro, une bien étrange sensation : il lui semblait que la terre tournait beaucoup plus vite qu'ordinaire.



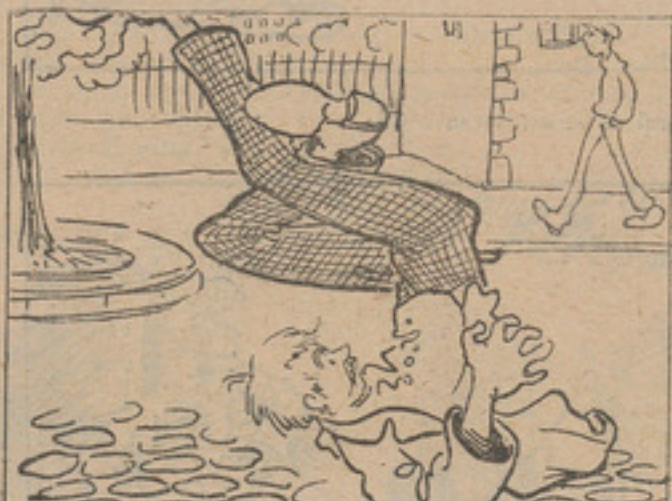
Les pavés paraissent atteints de kakewa-romadie, ou de la danse de St-Guy, ou des deux maladies réunies.



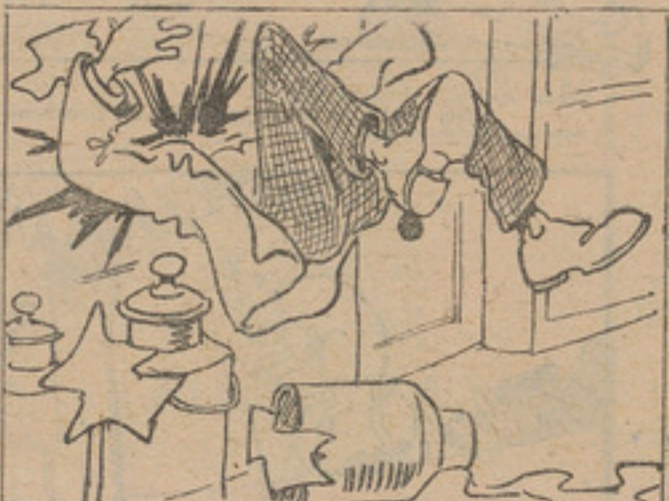
Verladeron tout ému essaya de se cramponner à un réverbère, mais celui-ci sembla protester avec énergie contre cet intrus...



...et finalement l'envoya rouler à dix pas de là où il entra en fâcheuse collision avec le pavé.



Vainement il essaya de se remettre en équilibre sur ses jambes.



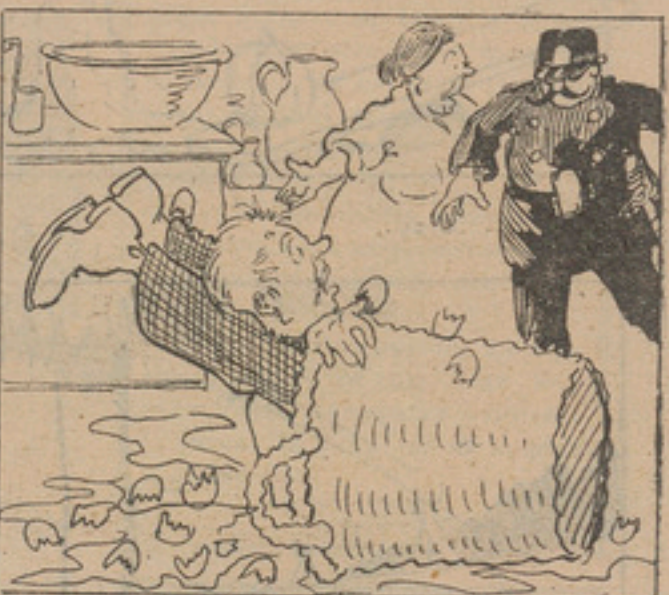
Ses efforts se terminèrent d'une façon tragique, car il ne tarda pas à aller s'abattre dans la vitrine d'une crèmerie.



...où il tomba mollement assis dans un panier d'œufs. Vous jugez quelle omelette.



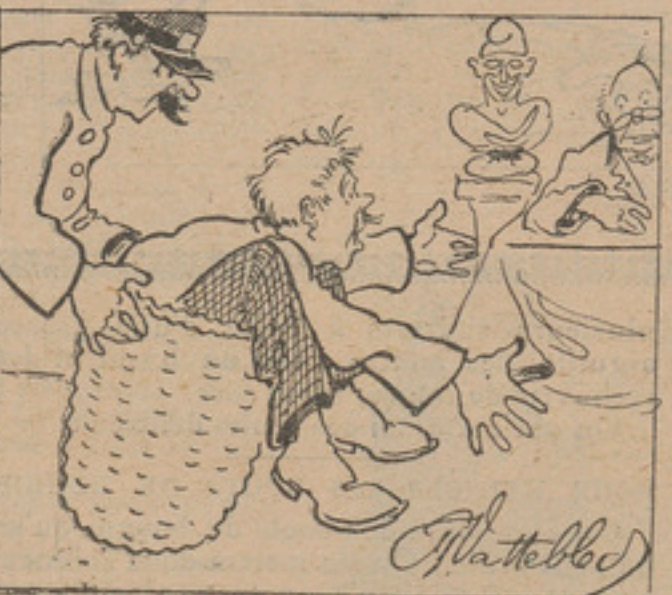
Pendant qu'il essayait de se dégager de dedans le malencontreux panier où son postérieur était resté engagé, la crèmière courut chercher la police.



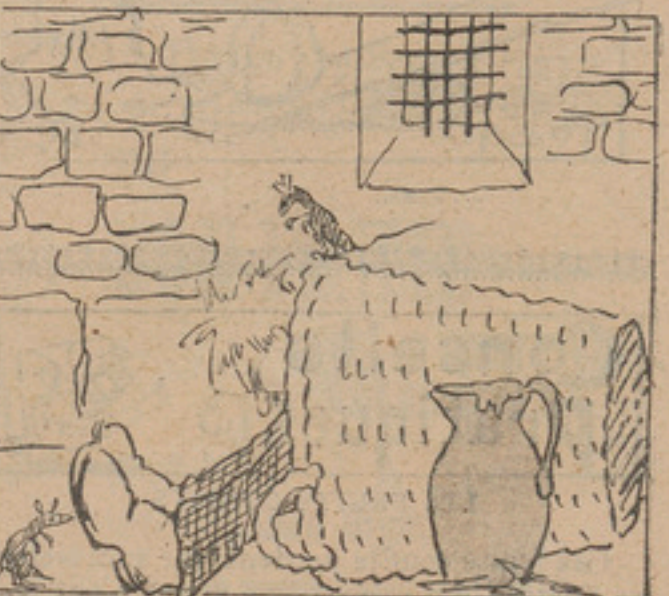
Verladeron essaya bien de faire entendre raison au brave représentant de la force publique en lui expliquant sa théorie sur la rotation de la terre, mais celui-ci ne se laissait pas convaincre et...



...l'agent et la crèmière saisissant le panier par chacun une anse, le pauvre polvrot fut porté ainsi jusqu'au poste.



Le commissaire s'étant montré aussi incrédule que l'agent sur la question de l'agitation de la terre...



...Verladeron fut déposé mollement, ainsi que son panier, sur la paille humide du cachot où il s'endormit profondément. Le lendemain il eut pour 50 francs d'œufs à payer. C'est égal, c'est une cuite qui lui coûtait cher.



## ANECDOTES

Comment un chirurgien prit une place forte avec sa lancette.

En 1805, quelques bataillons français manquant de tout venaient d'arriver devant Passau, place forte de la Bavière.

Il eût fallu 15 ou 20 mille hommes pour s'emparer de cette ville, et nos soldats étaient découragés.

Le général et ses officiers tenaient conseil lorsqu'ils virent tout à coup un chirurgien, monté sur un cheval essoufflé, s'avancer au milieu d'eux, et qui, sans autre préambule, s'adressant au général, lui dit :

— Général, j'ai l'honneur de vous avertir que je viens de prendre Passau, à moi tout seul. Voici



la capitulation signée du gouverneur de la place, le comte de Bramberg, et de moi, Etienne Garouil, sous-aide-major pour vous servir.

Le conseil de guerre écoutait ébahi.

Etienne Garouil descendit de sa monture et ajouta :

— Mon général, c'est ma rosse de cheval qui a été causée de tout. Imaginez-vous que cet animal, qui d'ordinaire refuse de marcher, a pris le mors aux dents et s'est mis à galoper du côté de Passau.

« J'avais beau tirer sur la bride, il courait ventre à terre, et déjà je



LE FER A FRISER. — Va-t'en, vieux torchon !...

LE TORCHON. — Vieux, vous-même, vous qui frisez la cinquantaine.



« Dites donc, vous n'avez pas fini de bousculer cette caisse...  
— Dame! vous avez mis desus HAUT (à chahuter), alors je la chahute... »



« ...Ben alors... et les fantassins combien qu'ils paient puisque les cavaliers ils donnent 0 fr. 50 ? »

## ANECDOTES

distinguais un gros parti de Bava-rois, qui s'avancait vers moi. Que faire? Une idée alors me traversa l'esprit et, lâchant la bride, je nouai mon mouchoir blanc autour de mon bras. Les Bava-rois me crient : « Arrête! » Ils se jettent à la tête de mon cheval et c'est ainsi qu'il s'arrêta.

« Fait prisonnier, je demande à être conduit devant le gouverneur auquel je fis cette déclaration abra-cadabrante :

« — Dans une heure, notre armée sera devant votre place. Nous sommes trop nombreux pour que vous puissiez espérer l'honneur d'un moment de résistance; et c'est pour éviter des malheurs inutiles que le général m'envoie vous prévenir de son arrivée.

« Il a choisi Passau pour établir un hôpital militaire. Je vous prie de m'indiquer les bâtiments où je puis commencer à m'organiser. Faites vite, car vous voyez moi un chirurgien de la garde impériale, honoré de la confiance de l'Empereur. »

« Frappé par cette assurance, par mon accent de sincérité et le nom de l'Empereur, le gouverneur signa la capitulation et me renvoya sur-le-champ l'apporter au général en chef.

## On ne fait pas toujours ce qu'on dit.

Béranger, qui l'eût cru! avait l'habitude de chercher ses inspirations dans l'eau claire; oui, de l'eau tout simplement! Et l'on raconte qu'en dinant un jour chez Alexandre Dumas, le fils de ce dernier dit tout à coup au célèbre chansonnier :

— Ah ça! monsieur Béranger, où donc cherchez-vous tout le vin que vous mettez dans vos chansons?

— A la fontaine du coin, mon ami, répondit le chansonnier; et je vous conseille d'en faire autant.

## LE COIN

où l'on s'AMUSE

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS  
DU NUMÉRO 29

ENIGME. — Bourgogne.  
CHARADE. — Pitou.  
CASSE-TÊTE. — Anna, Tristan.  
LOGOGRIPE. — Nue, nuit, nuque.  
MOTS CARRÉS.

CAMP  
AMER  
MERE  
PRES

1<sup>er</sup> CALEMBOUR. — Le flacré a plusieurs stores, tandis que le menteur n'en a qu'un; ce tort... est de tromper son prochain!

2<sup>e</sup> CALEMBOUR. — Parce que des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter.  
RÉBUS. — Ne recourez pas à autrui, pour faire ce que vous pouvez faire vous-même.

## Enigme.

J'inspire la plus grande horreur  
Au cycliste, chauffeur, coureur;  
Devant moi, chacun d'eux fulmine.  
Au fond une très triste mine;  
Car tous les badauds alignés  
Rient et se moquent sans pitié.  
Mais personne, à la cuisine,  
Contre moi ne récrimine.

## Charade.

Mon premier est un tout petit vête-  
(mont)  
Mon second (en deux syllabes) de petit  
(peut devenir colossat)  
Mon tout réclame le chirurgien.

## Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms)  
a a b e i l l n r u.

## Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent  
(pas)  
Ajoutez-m'en un : je deviens un drame.  
Ajoutez-m'en deux : j'ai l'air d'une  
(courage)  
Ajoutez-m'en trois : je suis un homme  
(politique français né en 1838).

## Mots carrés.

1. Produit d'excellentes oranges.  
2. On ne peut imaginer homme plus  
(vieux)  
3. Un récipient.  
4. Se dit à chaque instant à la messe.

## Calambours.

— Pourquoi les femmes, autrefois, étaient-elles douces comme des moutons ?  
— Qu'est-ce qui ne sort jamais et qui, cependant, garde son manteau en toute saison ?

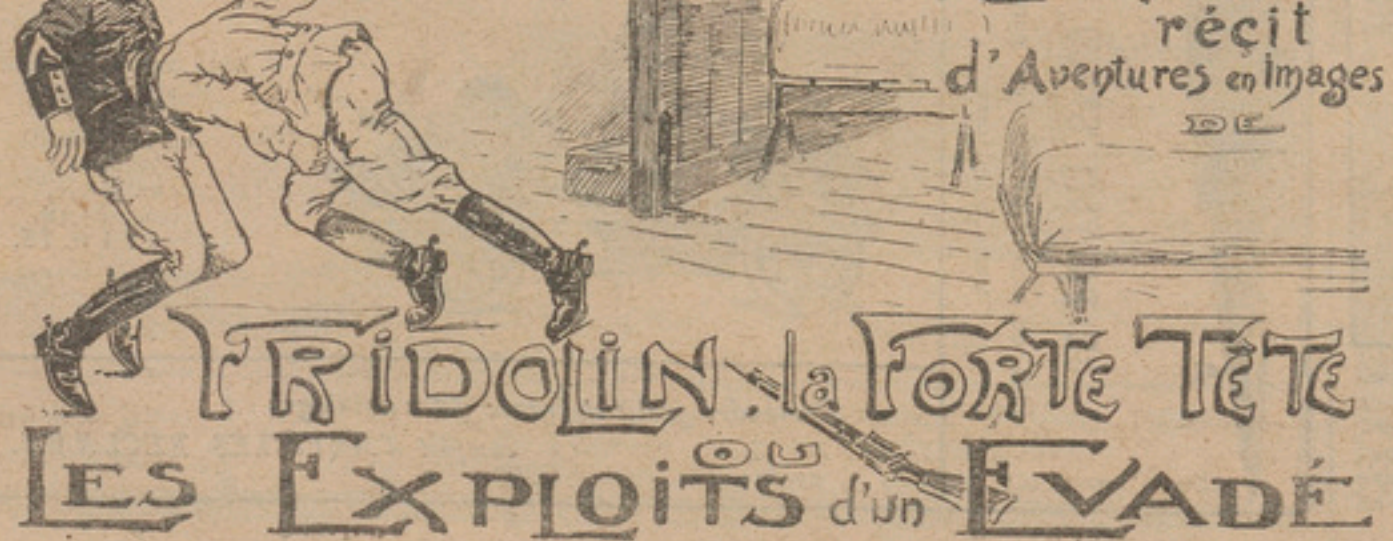
(Solutions dans le prochain numéro)

## RÉBUS

Trouver trois noms d'animaux féroces

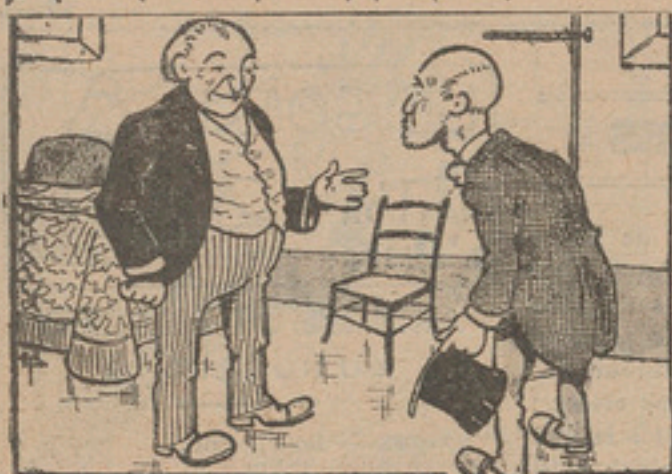


(Solution dans le prochain numéro.)

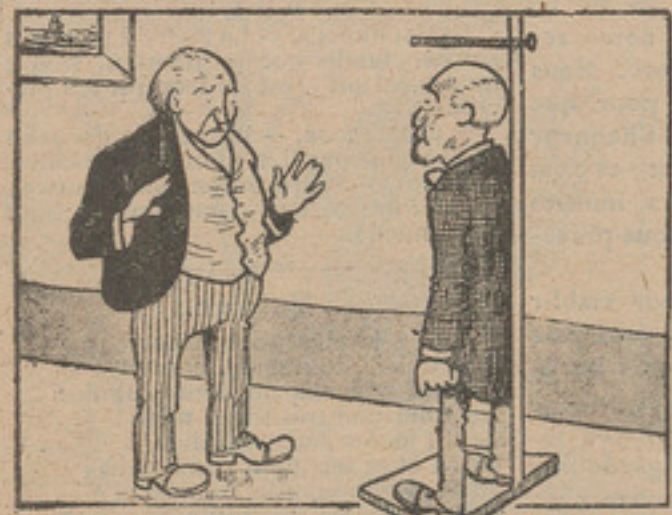
DANS LE PROCHAIN NUMÉRO  
Commencera, L'émouvant  
récit  
d'Aventures en Images



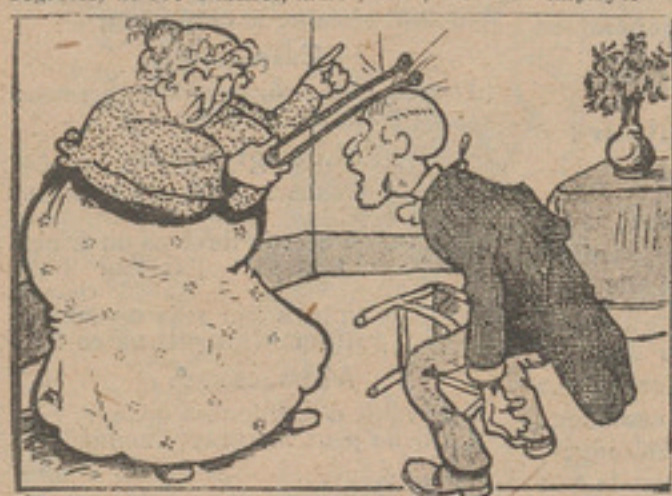
# A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON



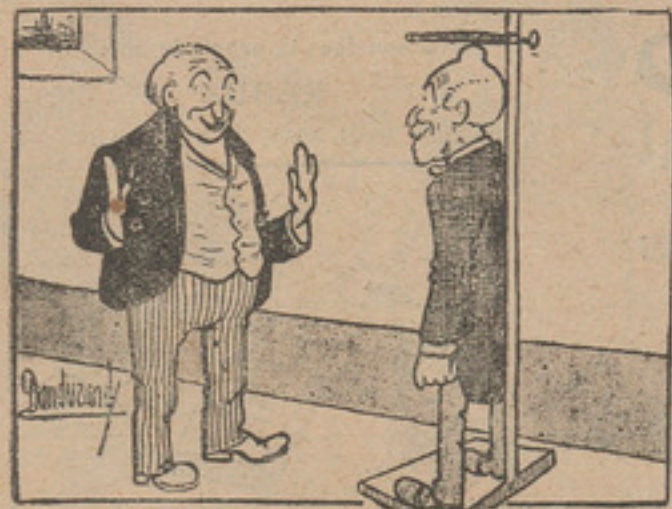
Ce sont tous les jours chez ce pauvre Lamouillette des scènes atroces. Sa femme ne décolère pas depuis 15 jours parce que son mari ne travaille pas. Le malheureux cherche bien, mais ne peut trouver un emploi. Enfin, l'autre jour, sur la recommandation d'un ami, il se rend chez M. Painsel.



« Oui, j'ai besoin d'un employé, vous m'êtes chaudement recommandé et je ne demande qu'à vous prendre. Mais à une condition : c'est que vous mesuriez exactement 1m,70. Voyons, passez sous la toise. » Lamouillette s'installe. Hélas ! il n'avait que 1m,65. « Je regrette, dit M. Painsel, mais je ne puis vous employer »



Le malheureux Lamouillette n'ose pas rentrer chez lui. Il connaît la réception qui l'attend. Enfin il s'arme de courage et revient chez lui. « Tu n'as pas été accepté ? hurle sa moitié... idiot !... crétin ! C'est que tu n'as pas su t'y prendre... Tiens, attrape ça et retourne chez Painsel et tâche surtout de te faire embaucher. » Et, ce disant, elle laisse tomber un peu violemment les pincettes à feu sur le crâne de Lamouillette...



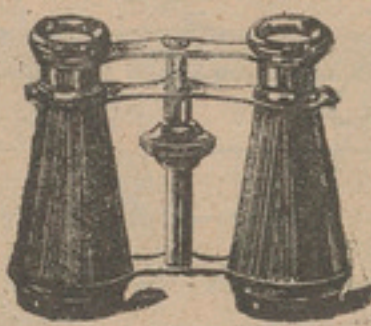
... qui a bientôt sur le front une protubérance causée par le coup. Docile et résigné, Lamouillette retourne chez Painsel qui, un peu distrait, le refait passer à la toise. « Parfait, parfait ! Vous avez la taille exacte ! Je vous embauche dès aujourd'hui. » Ce pauvre Lamouillette ne sent plus sa douleur et remercie *in petto* sa femme de lui avoir causé du bien en lui faisant du mal.

## ARTICLES RÉCLAME DE L'ÉPATANT

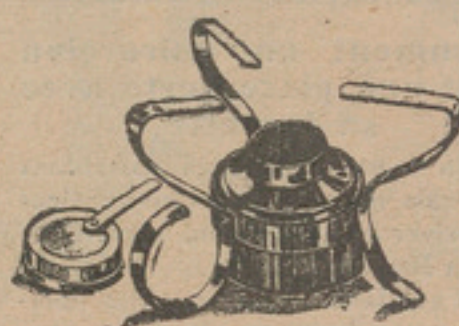
(Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste à M. OFFENSTADT, directeur, 3, rue de Rocroy, Paris (X<sup>e</sup>).



Encre sympathique, l'écriture est visible ou invisible à volonté : le flacon, 0 fr. 75.



Jumelle de théâtre, gainée noir, vis de réglage. Prix : 2 fr. 50.



Réchaud à alcool sans mèche, simple et pratique, aucun danger. Prix : 1 fr. 65.



Caniche mécanique, se remonte long. 0m,14. Prix : 1 fr. 75.



Ours marchant pas à pas, se remonte, haut 0m,20. Prix : 2 fr. 25.



Poupée habillée, bras articulés, marchant pas à pas, se remonte, haut 0m,25. Prix : 3 fr. 65.



Poupées habillées valsant, se remontent, haut. 0m,18. Prix : 2 fr. 95.



Nouveau porte-plume réservoir

Simple et pratique, fonctionnement parfait. Prix : 1 fr. 65 franco.

B

LE PARFAIT STYLO,

Plus de compte-gouttes, on emploie toutes les plumes



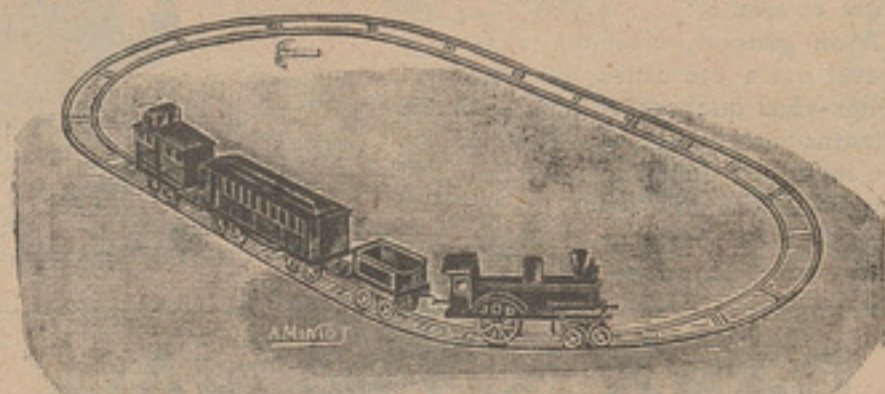
Poupée incassable, avec chevelure, bras et jambes articulés, haut. 0m,20. Prix : 2 fr. 95.



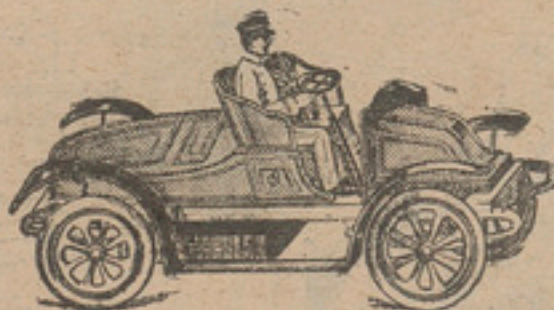
Baigneur en celluloid, bras et jambes articulés, haut 0m,10. Prix : 0 fr. 85.



Le Cigare magique, vraiment stupéfiant, se fume sans être allumé ; absolument inoffensif, hygiénique et d'un goût agréable. Prix du cigare et de son fume-cigare : 1 fr. 25.



Train mécanique sur rails. Une locomotive, un tender, un wagon, un fourgon, un jeu de rails formant cercle. Prix : 3 francs.



Auto course mécanique, se remonte, marche en ligne droite ou en cercle, long. 0m,18. Prix : 1 fr. 75.

Demander gratis et franco notre catalogue complet d'ARTICLES RÉCLAME.



## LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉPATANT POUR LA JEUNESSE ET LA FAMILLE

### LE ROI DES POLICIERS

Superbe roman d'aventures  
orné de 24 illustrations  
valeur réelle..... 3 fr. 50

Prix franco..... 1 fr. 25

### LES CONTES ILLUSTRÉS DE LA JEUNESSE

Un volume grand format,  
320 pages, 260 gravures en  
couleurs.

Prix incroyable.... 2 francs.

### ROBINSON CRUSOE

Un fort volume orné de nom-  
breuses illustrations.

Prix franco..... 1 fr. 25

### LE TOUR DU MONDE DE DEUX GAVROCHES PARISIENS

Un fort volume grand format orné de 55 illustrations.

Ce roman pour la jeunesse et la famille qui pendant toute une année a tenu en haleine les lecteurs du  
« Petit Illustré » est expédié franco pour le prix incroyable de..... 2 francs.

## FARCES, ATTRAPES



Pralines chocolat  
intérieur  
piment  
la boîte :  
0 fr. 50



Boîte Bonbons  
double fond,  
dans l'une  
bonbons véritables,  
dans l'autre  
bonbons pimentés.  
La boîte : 0 fr. 50.



Pyramide magique,  
allumée,  
il en sort  
un serpent  
de deux mètres.  
Les 6 pièces :  
0 fr. 95.



La bombe odorante, allumée  
il s'en échappe de petites  
balles qui répandent un  
excellent parfum.  
Les deux pièces : 1 franc.



La bouteille mystérieuse  
elle se vide  
par le fond quand on  
la débouche. Avec mode  
d'emploi.  
Prix : 0 fr. 40



Le crayon récalcitrant,  
muni d'une mine  
d'un côté  
et d'une pointe  
de caoutchouc  
de l'autre.  
Prix : 0 fr. 30.



Crayon amer, n'écrivant pas  
on l'humecte, le goût est  
alors très amer.  
Prix : 0 fr. 30.



Épis japonais, feu d'arti-  
fice sans danger.  
Prix : 0 fr. 30 la douz.



Chrysanthèmes  
feu d'artifice sans danger.  
Les cinq pièces : 0 fr. 45.

### UNE RÉELLE OCCASION

50 superbes  
cartes postales illustrées  
pour la jeunesse  
et la famille.

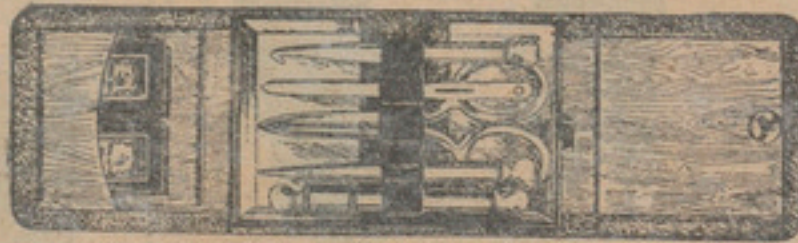
Franco.... 1 fr. 25.



Chute de neige  
feu d'artifice sans danger,  
d'un effet surprenant.  
Les 6 pièces : 1 fr. 20.



Un canif manche métal estampé,  
mat et brillant, extra plat.  
2 lames acier trempé.  
Longueur fermée 75 mm.  
Prix franco : 1 fr. 20.



Trousse de dame, 6 usages, 2 paquets d'aiguilles bonne qualité  
Prix : 1 fr. 50

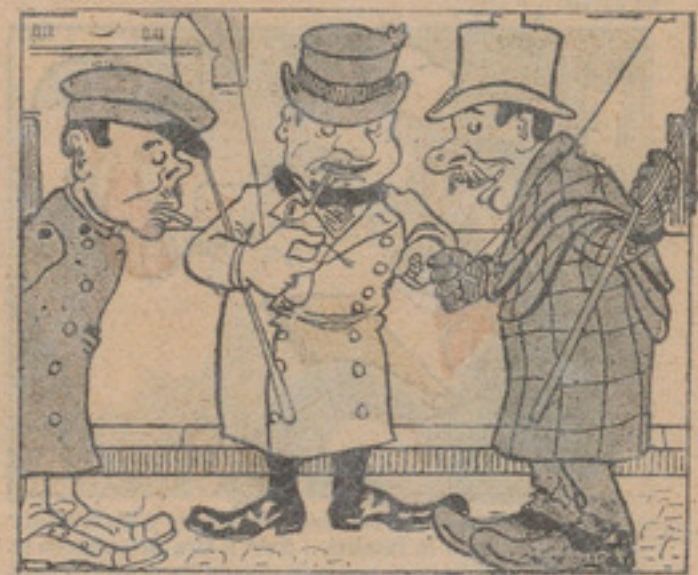
Tous nos prix  
sont franco.

Adresser les commandes accompagnées de leur montant  
en mandat, bon ou timbres-poste,  
à M. OFFENSTADT directeur, 3 rue de Rocroy, Paris.

## COLLIGNON S'AMUSE



Mais non, mon vieux, vous autres, les chauffeurs, vous ne pouvez pas avoir les mêmes distractions que nous autres cochers; je sais bien que vous avez plus de facilité que nous pour égarer les piétons; ça c'est un avantage que je ne conteste pas...



... mais nous, en attendant l'heure, on peut s'amuser honnêtement et à peu de frais. Tiens, un exemple, et tu vas voir si c'est simple pour établir un petit jeu des familles; je prends tout simplement mon fouet et celui de...



Amenons-nous jusqu'à ma guimbarde; comme ma cliente est chez sa couturière, c'est dire qu'elle en a sans doute pour un bon petit moment; Gustave va cueillir ce mannequin dont elle vient de faire l'acquisition, et après on aura divisé le tout...



on obtient un petit jeu de diabolo modern-style qui n'est pas dans la musette à Cocotte, n'est-ce pas, fiston?



# MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE (Suite.)



## VIII L'ENSEIGNE

Arrivé au Havre, Athanase se précipite aussitôt au bureau de la marine afin de savoir où se trouve le paquebot en partance pour les Indes... « C'est le Cachalot qui va dans ce pays... Il est quatre heures... Il est sur le point de partir... »



Ayant obtenu quand même des renseignements précis sur l'emplacement du Cachalot, Athanase vole vers le port... Il voit quantité de bateaux crachant la fumée par leurs formidables cheminées... Il s'inquiète, demande le Cachalot à un marin... « Il vient de partir... tenez le voilà, là-bas, au fond du port... »



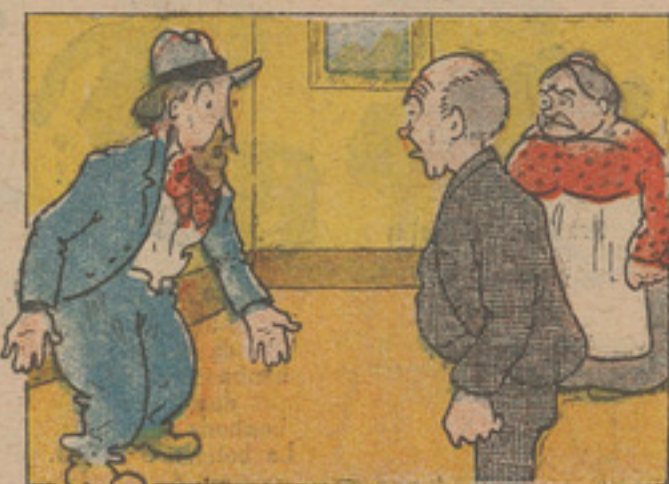
Un coup de massue s'abattant sur le crâne du rapin ne l'eût pas plus étourdi que la réponse du marin... Les yeux demeurément ouverts par la stupeur, il regardait d'un air hébété le navire qui au loin filait dans le brouillard...



Il resta là une heure au moins, le pauvre Athanase, sur lequel s'acharnait la fatalité... Puis il tira de sa poche sa pipe la bourra et, ayant repris le chemin de la ville, s'assit sur le banc d'un boulevard et se mit à songer en fumant sa bouffarde...



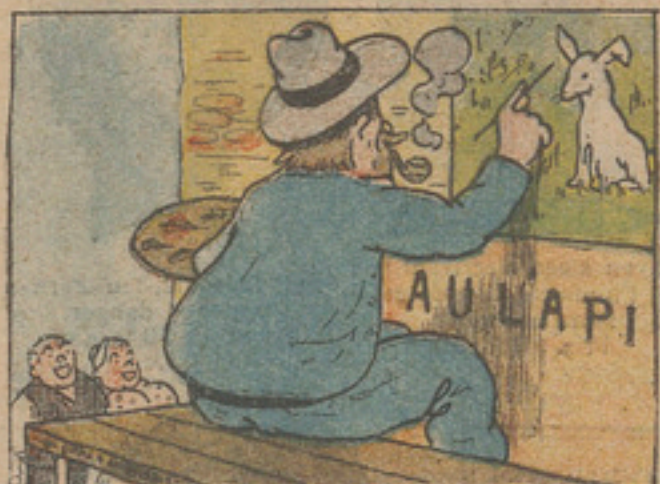
Puis ensuite il se rendit au restaurant où il prenait ses repas et là, sans doute pour prendre des forces et supporter plus héroïquement les coups de la fatalité, il se mit à table et durant une heure absorba toutes sortes d'aliments avec une voracité de requin...



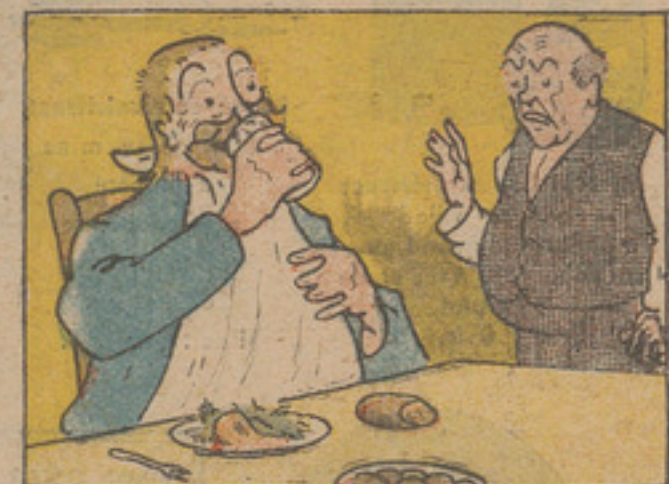
Athanase avait décidé de prendre le prochain paquebot se rendant aux Indes, mais le départ ne s'en effectuait que 8 jours après... Forcé était donc au malheureux rapin de rester au Havre... Mais ses ressources étaient épuisées et il dut avouer un jour à son restaurateur que sa bourse était vide...



« Voici 4 jours que je vous nourris... à crédit... Aujourd'hui que je vous demande de me solder vous m'avouez que vous êtes sans le sou... c'est dur... mais je suis bon prince, je vous offre de vous sortir de cette impasse sans bourse délier; vous êtes peintre... Faites-moi une enseigne qui motive le titre de mon restaurant : Au lapin blanc... »



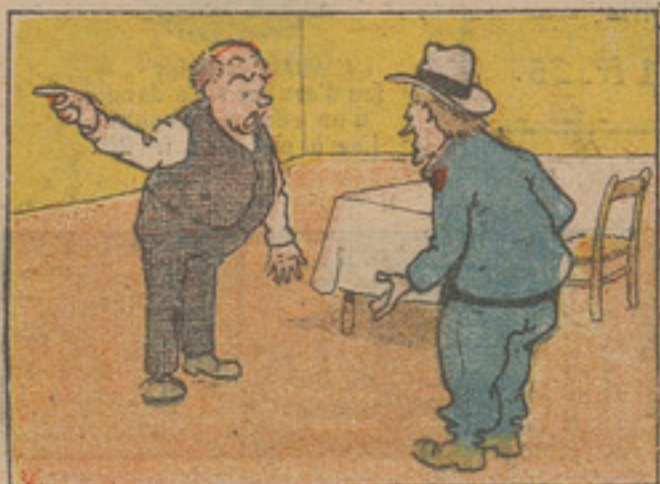
Athanase ayant accepté avec empressement, se mit, ou plutôt eut l'air de se mettre au travail, et penché sur un échafaudage dessina l'esquisse d'un petit lapin blanc broutant de l'herbe et retenu par une corde à un piquet fiché en terre.



Mais Athanase surtout mangeait et buvait, désormais sans aucun souci, puisqu'il ne payait point... Et alors c'étaient de véritables hécatombes de biftecks et de côtelettes, le tout royalement arrosé... Dans cette vie de ripailles et de bombances, Athanase oublia totalement le paquebot pour les Indes et restait là...



« Ça va-t-il, cher maître, hasarda un jour le gargotier, inquiet de voir l'appétit fantastique du peintre... A miracle, à miracle! » s'exclama Athanase. Et il continua à boire et à manger formidablement, exaspérant le patron pour de continuelles exigences, terrorisant la clientèle par un vacarme fou...



Enfin le gargotier un jour se fâcha... « En voilà trop! J'y renonce! vous me ruinez... Quelques coups de pinceaux, les derniers et je signe, promet Athanase. — Je ne veux rien entendre, partez de chez moi. — Souffrez au moins que j'attache le lapin blanc à son piquet. Ne serait-il pas imprudent de laisser cette bête en liberté... — Trêve de plaisanteries, monsieur. Filez, je vous chasse... »



Or un orage ayant éclaté dans la nuit, le père Lathuille, le restaurateur, eut la stupeur de constater, à l'aube, que la peinture de l'enseigne dégoulinait lamentablement détrempée par la pluie, ne laissant plus qu'une tache informe... On ne devinait plus le lapin blanc. « Regardez votre œuvre, monsieur, fit Lathuille à Athanase. — Ah! ah! fit le rapin d'un air de triomphe... Qu'est-ce que je vous disais, monsieur Lathuille... Pas d'attache... Eh! parbleu! Le lapin a fichu le camp. » (A suivre).